c/88
c/98 120

Par Jean de Castle

à Jeu-jeu, auteur
sur cette marmaille de
l'Abbé Joseph Dufarnay
mais il est plus probable
que ce nom est de
fantaisie, auquel il a
attribué par la suite
de 1769.

4° b 21.

LES AVANTURES DU JEUNE COMTE DE LANCASTEL;

Nouvelle du Tems.

VAUQUELIN DE LA BRO... Bibliothèque DE ...

A PARIS;

Chez PIERRE HUET, sur le second Perron de la Sainte Chapelle, au Soleil Levant.

M. DCC. XXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PQ
1954
A88A8

LES AVANTURES DU JEUNE COMTE DE LANCASTEL.

IL n'eſt point d'empire plus abſolu, que celui de la beauté. Une femme, qui ſçait ménager ſes charmes, peut ſe regarder comme une ſouveraine. Les Maîtres du Monde ont ſouvent eſté ſubju-

guez par celles que leurs conquêtes avoient fait leurs eſclaves. Pluſieurs même ſe ſont livrez ſi abſolument à leurs Maîtreſſes, qu'ils n'ont pas eû honte de négliger l'intereſt de leur gloire.

La philoſophie, l'âge même ne ſont que de foibles barrieres contre l'amour. Il n'eſt point d'homme qui n'ait ſes momens de foibleſſe. L'amour ſe jouë de la fierté du Heros, de l'auſterité du Solitaire, & des ſeveres réflexions du ſage. Le penchant qui nous porte à l'amour eſt ſi naturel & ſi fort, que dès qu'un objet aimable nous frape, & qu'un peu d'eſperance nous flatte, nous ne ſommes plus les

maîtres de nôtre cœur : en vain l'on appelle d'abord la raiſon à ſon ſecour : en vain l'on reflechit quelque fois ſur les ſuites d'un engagement : en vain nôtre ſanté, nôtre repos, nôtre devoir, nôtre fortune, nôtre gloire s'oppoſent à cette paſſion naiſſante ; l'on n'écoute rien ; l'on ſacrifie tout, & l'on ne ſe forme plus d'autre felicité, que celle d'être aimé de ce qu'on aime.

Il eſt cependant peu d'amours heureuſes & durables, & pour un exemple de cette ſorte, combien d'autres ne pourroit-on pas citer, qui prouvent qu'on eſt en cent manieres differentes, le joüet de

cette paſſion ſéduiſante, & ſouvent même la victime de l'amour le plus tendre, & le plus conſtant. Les avantures que l'on va décrire en ſeront une preuve convaincante.

Le jeune Comte de Lancaſtel étoit un de ces hommes que l'on voit toujours avec intereſt. Il étoit né brave, généreux, bon parent, ſincere ami. Sans être beau, il avoit une de ces heureuſes phyſionomies, dont on aime à conſerver les traits. Il étoit d'ailleurs bien fait, galant, d'une douceur & d'une complaiſance infinie. Sa converſation étoit toujours aſſaiſonnée de ſes ſaillies flateuſes,

dont le beau ſexe eſt friand. Tant de belles qualitez étoient ſoutenuës par une naiſſance des plus illuſtres, & par une fortune très-conſiderable. Le ſeul défaut qui les terniſſoit, étoit une inconſtance qu'on ne ſçauroit exprimer. Il s'attachoit facilement, & il ſe dégageoit de même; mais il feignoit ſi bien d'être amoureux, & en ſoutenoit ſi agréablement le rôle qu'on ne ſongeoit point à mettre ſa fidelité à de longues épreuves. Le plaiſir d'en être aimé faiſoit éclipſer les reflexions.

Comme il ſe voyoit depuis peu en poſſeſſion de très-grands biens par la mort du Comte de Lan-

caſtel ſon pere, il ne ſongeoit encore qu'à en joüir. La chaſſe étant ſa paſſion dominante, il s'étoit retiré dans une de ſes Terres, qu'il avoit choiſie préférablement à toute autre; parce qu'il y avoit pour voiſin le Marquis de Fourpré avec qui il avoit eſté élevé dès ſa plus tendre enfance, & dont il avoit toujours cultivé l'amitié. Le Marquis étoit fort aimable, & ſans avoir tous les agrémens du Comte, il avoit un caractere plus ſolide, capable d'un attachement durable. Il ſe piquoit de philoſophie; mais il y donnoit quelquefois atteinte. Heureux! s'il n'eût jamais ſacrifié les liens de l'amitié

aux attraits de l'amour.

Quoiqu'ils fuſſent l'un & l'autre dans cet âge où les paſſions ſont les plus vives, ils n'étoient encore occupez qu'à courre un Cerf où un Lievre ; il y avoit même entr'eux une genereuſe émulation, qui les portoit ſouvent à des excès de fatigues. Un jour, qu'un Cerf les avoit conduit aſſez loin de leurs Terres, le Cheval du Comte de Lancaſtel s'abatit ſi rudement dans un petit chemin taillé dans le roc, que dans cette chute le Comte fut grievement bleſſé à la tête. Comme ſa bleſſure rendoit quantité de ſang, on abandonna la chaſſe pour ne ſon-

ger qu'à le ſecourir. Le Marquis de Fourpré qui avoit oüi-dire à un habile Chirurgien, qu'il n'eſt point de meilleur Baume pour une bleſſure qui n'eſt pas extrémement profonde, que celui qui ſe fait avec quelques goutes du ſang qui coule de la playe, mêlé avec autant de vin rouge, ſe hâta de nétoyer parfaitement avec ſon mouchoir le dedans de ſa tabatiere, & ayant fait mettre ſon ami dans une poſture propre à pouvoir y recevoir quelque peu de ſon ſang, il le mêla avec un peu de vin, qu'un de leur ſuite ſe trouva avoir dans une calebaſſe; & y ayant trempé une petite

compreſſe, qu'il fit avec un morceau de ſa chemiſe, qu'il déchira, il l'apliqua ſur la bleſſure, mit pardeſſus une ſeconde compreſſe plus large, & banda fortement le tout avec un mouchoir.

Le Soleil étoit ardent ce jour là, & il n'étoit guere qu'une heure après midi. Le Marquis de Fourpré faiſant reflexion, que s'ils s'en retournoient alors, la chaleur & le Soleil pourroient alterer la playe du Comte, il lui propoſa d'aller voir le Baron de Sainte Roſe, ſur la Terre duquel ils ſe trouvoient. Nous nous repoſeront, ajouta-t'il, le reſte de la journée, & ſur le ſoir nous parti-

rons avec la fraicheur. Le Comte de Lancastel eut d'abord de la peine à s'y resoudre ; parce que le Baron & lui ne s'étoient jamais rendus de visites : mais enfin sa blessure & les instances de son ami l'y déterminerent. Cette résolution prise, ils renvoyerent leur suite, & n'aïant gardé auprès d'eux que leurs Valets de Chambre, ils remonterent à cheval, & se rendirent en très peu de momens au Chateau de Sainte Rose, d'oú ils n'étoient éloignez que d'un petit quart de lieuë.

Ils trouverent le Baron, qui ne faisoit que de se lever de table. Dès qu'il les apperçût, il s'avança

pour les recevoir. L'accident que vous voyez, Monſieur, qui vient de m'arriver (lui dit d'abord le Comte de Lancaſtel, en lui montrant ſa tête bandée) nous oblige à venir vous demander la retraite. Ils s'avancerent en même tems pour ſaluer Madame la Baronne & Mademoiſelle de Sainte Roſe, leur fille, qui ſe trouvoient dans le même apartement. Tous s'empreſſerent à demander la cauſe de ce malheur ; il fallut raconter comment la choſe s'étoit paſſée, & de quelle maniere le Marquis de Fourpré avoit panſé la bleſſure: l'on ſe montra extremément touché de cet accident ; & la con-

verſation ne rouloit déjà plus que ſur des civilités reciproques ; lorſque Mademoiſelle de Sainte Roſe addreſſant la parole au Comte : il me paroît, Monſieur, lui dit-elle avec un air de bonté plein de graces, que ce grand mouchoir qui vous ceint la tête, doit vous incommoder ; ne pourroit-on pas bander la plaïe d'une maniere un peu plus commode ? Il eſt vrai, répondit le Comte, que le nœud du mouchoir commence à me faire quelque douleur. Ho ! laiſſez donc faire à moi, repartit-elle avec vivacité, je veux vous rendre ce petit ſervice. A l'inſtant elle demande qu'on lui apporte

du linge & des cizeaux, & aïant coupé une bande, & ajuſté proprement une compreſſe, elle s'approcha du Comte pour lui rendre elle-même cet office. Le Comte de Lancaſtel ſe défendit longtems ſans vouloir le permettre ; mais comme la Demoiſelle ne ſe rebutoit point, il tourna la choſe en galanterie, & ſe mettant à genoux devant elle, il lui donna à entendre par cette ſituation reſpectueuſe l'eſtime qu'il faiſoit de de la peine qu'elle vouloit bien ſe donner. La Demoiſelle & ſes parents ne voulurent point le ſouffrir dans cette poſture, & l'aïant obligé de ſe remettre dans ſon

fauteuil, elle dénouë le mouchoir, applique legerement sa main gauche tout au tour de la plaie, pour empêcher que la petite compresse ne remuë, & de sa droite elle ôte avec une dexterité merveilleuse la grande compresse toute ensanglantée qui étoit dessus, met celle qu'elle avoit préparée, nouë la bande; & affectant tout d'un coup un grand serieux, fait une profonde réverence au Comte, & va reprendre sa place. Ce sérieux fit rire la compagnie : le Comte en fut même deconcerté un moment; mais il se remit bientôt, & par mille remercîmens & mille politesses il témoigna à Mad.

Mademoiſelle de Sainte Roſe ſa parfaite reconnoiſſance.

Il ſeroit difficile d'exprimer tout ce qui s'étoit paſſé dans le cœur du Comte de Lancaſtel, depuis qu'il étoit entré dans cette maiſon. Frappé de la beauté de Mademoiſelle de Sainte Roſe, il avoit d'abord reſſenti à ſa vûë les effets d'un premier ſaiſiſſement. On ne pouvoit en effet voir une plus aimable perſonne, & d'une beauté plus réguliere & plus vive. Peu après dans ſa converſation il avoit été charmé de ſon eſprit & de ſon enjoüement, qu'un petit air modeſte faiſoit encore plus admirer; mais ce qui acheva de faire im-

preſſion ſur ſon cœur, fut cette bonté & cette grace qu'elle venoit de lui montrer, en lui racommodant l'appareil de ſa bleſſure.

Comme le Baron de Sainte Roſe avoit donné ordre qu'on ſe hâtât le plus qu'on pourroit de préparer à dîner à ſes hôtes; on vint dire, qu'on avoit ſervi; la compagnie ſe leva pour paſſer dans un ſallon voiſin. Mademoiſelle de Sainte Roſe, qui étoit reſtée la derniere, voit en ſortant la compreſſe enſanglantée, qu'elle avoit ôtée de deſſus la bleſſure du Comte; elle rentre, elle l'amaſſe, & ſans reflechir beaucoup à ce qu'elle faiſoit, n'é-

tant pas maîtreſſe d'un certain penchant qui l'entraînoit, elle monte dans ſon appartement, tire de ſa caſſette une petite bourſe qu'elle avoit faite de ſes cheveux, & aïant baiſé pluſieurs fois cette compreſſe, elle la met dans cette bourſe, qu'elle renferme dans ſa caſſette, & revient promptement rejoindre la compagnie.

Pendant le dîner le Comte jettoit continuellement les yeux ſur l'aimable perſonne dont il étoit épris : elle s'en apperçût, & dans le fond de ſon cœur elle lui ſçût bon gré de ſon attention. Le repas fini, on entra dans le Jardin pour s'y promener. La chaleur étoit

encore assez vive. On se hâta de traverser une superbe allée d'orangers chargez de fleurs & de fruits, pour venir à un bois de cyprès, dont l'ombrage mettoit à couvert des ardeurs du Soleil.

Le Comte guidé par son amour étoit à côté de la Demoiselle, & s'entretenoit avec elle; lorsque le Baron de Sainte Rose s'arrêta un moment pour faire remarquer au Marquis de Fourpré un embellissement qu'il vouloit faire à son Jardin. Ce petit retardement fit que le Comte & la Demoiselle devancecerent de quelques pas la compagnie. Le Comte qui ne cherchoit qu'une occasion favo-

rable pour lui faire ſa déclaration, profitant de ce petit éloignement, lui dit d'un air paſſionné : malgré vôtre peu d'experience ſe pourroit-il, Mademoiſelle, que vous n'euſſiez point apperçû le trouble que votre preſence a d'abord fait naître en moi. Eh ! comment cela ne ſeroit-il pas arrivé ? Peut-on vous voir ſans être paſſionnément épris de vos charmes ? Je vous aime, diſpoſez d'un cœur, qui inſenſible juſqu'à ce jour, ne devoit être touché que par un objet auſſi charmant ; Il accompagna ces diſcours de proteſtations & de ſermens les plus ſinceres, & voïant qu'elle ne diſoit rien, il ajoûta

dans les transports de sa passion ; rompez, Mademoiselle, ce cruel silence, & songez que deux mots vont me rendre le plus heureux ou le plus malheureux de tous les hommes.

Comment pourrois-je croire, lui répondit Mademoiselle de Sainte Rose, que vous sentiez, Monsieur, tant d'amour en si peu de tems pour une personne, qui le mérite si peu. C'est le langage de vôtre politesse. Les hommes ne se font pas aujourd'hui un scrupule de faire de pareilles déclarations ; & il ne se trouve que trop de femmes assez simples, pour y ajoûter foi ; mais malgré mon

peu d'experience, permettez moi de vous dire que ma crédulité ne s'étend pas juſques-là.

Je le vois bien, repliqua le Comte, votre modeſtie vous cache le pouvoir de vos charmes; pour moi je ſçai qu'il n'eſt pas poſſible de n'en être pas vivement frappé. J'aimerois mieux, interrompit-elle, vous plaire par quelque vertu, que par des agrémens exterieurs qui n'ont rien de ſolide; & je craindrois toûjours pour un avantage qu'un bien ſi fragile m'auroit procuré. Croyez-vous répondit le Comte, que vos charmes ſeuls feroient des impreſſions auſſi vives, ſi la ſa-

geſſe ne leur donnoit cet éclat ; dont je ſuis enchanté. Détrompez-vous ; ce n'eſt qu'à ce prix que mon cœur ſoupire pour vous. Je ne ſçai, repliqua t'elle, pourquoi je vous écoute, ſi j'étois auſſi ſage que vous le dites, je ne devrois pas le faire.

Non, dit le Comte, ne croyez pas qu'une vanité indigne d'un homme qui vous aime m'inſpire la moindre penſée qui puiſſe vous offenſer ; & pour vous obliger à m'écouter ſans ſcrupule, recevez la proteſtation que je vous fais, de ne jamais ſéparer l'hommage qui eſt dû à votre vertu & à votre beauté ; je vous le jure à la face du

Ciel

Ciel dépoſitaire de mes tendres ſentimens.

Vous me donnés ces aſſurances, répondit Mademoiſelle de Sainte Roſe, dans un endroit qui me fait craindre un avenir mal-heureux : Ces Cyprez qui nous environnent, ſemblent nous préſager quelque choſe de funeſte. Comme je vous les fais ſous les auſpices de l'amour, ajoûta le Comte, ces Arbres ne peuvent nous rien prédire de ſiniſtre; vous devez ſeulement entendre par-là qu'on a été dans un état de mort, tant qu'on n'a point aimé. Sans l'amour la vie n'a rien d'agréable, ne penſons qu'à joüir

des délices qu'il nous préſente.

Quelque empreſſé que ſoit l'amour, repartit-elle en ſouriant, il ne doit pas éxiger que nous allions ſi vîte. C'eſt aſſez pour lui d'être aujourd'hui écouté ; ſans prétendre nous obliger d'abord à le ſuivre : c'eſt ſouvent un très méchant guide : il faut nous en défier.

Celui qui me conduit, ajoûta le Comte, eſt incapable de s'égarer, & à la faveur de ſes feux, on ne doit pas craindre de s'embarquer avec lui. Je ſuis très perſuadée, repliqua l'aimable Demoiſelle, de la ſincerité de votre aveu; c'eſt vous en dire peut-être plus

que je ne devrois : mais ſongez que je ne puis diſpoſer de mon cœur ſans le conſentement d'un pere & d'une mere auſquels je ſui entiérement ſoumiſe par des titres que la tendreſſe encore plus que le ſang me rendent précieux.

Le Comte connut toute la valeur de cette réponſe. Touché de la plus vive reconnoiſſance, il proteſta à Mademoiſelle de Sainte Roſe, qu'il ſe ſouviendroit éternellement de l'inſtant, où elle avoit rempli ſon cœur de la plus flateuſe eſperance, & que tant qu'il vivroit, il bruleroit pour elle des mêmes feux. A ces mots elle ne pût s'empecher de pouſſer

un ſoupir, & la rougeur peinte ſur ſon viſage acheva de faire connoître au Comte, qu'il en étoit aimé.

La compagnie étant venuë les rejoindre, il leur fallut finir cet entretien particulier; & le jour baiſſant le Marquis de Fourpré fit ſigne au Comte de Lancaſtel qu'il étoit tems de prendre congé; ce qu'ils firent avec mille remercîmens.

Le Comte au comble de ſa joïe n'entretint ſon ami pendant toute la route que de ſon bonheur & des charmes de Mademoiſelle de Sainte Roſe, Avouez, lui diſoit-il, qu'il eſt difficile de trouver

réunies dans une même perſonne tant d'excellentes qualitez : jamais tant de beauté ne fut accompagnée de tant de modeſtie ; quelle douceur dans le caractere ! quelle ſolidité dans l'eſprit ! Ah ! ſi les femmes reſſembloient à cette charmante perſonne, on verroit bien-tôt regner dans l'himen tous les plaiſirs qui en devroient être inſeparables.

Ce que vous dites, mon cher Comte, des charmes de Mademoiſelle de Sainte Roſe n'eſt point une éxageration, répondit le Marquis. Au lieu que la plûpart prêtent des agrémens à leurs Maîtreſſes, vous avez l'avantage de ſai-

ſir un bien réel : vôtre imagination n'embelit rien. J'avouë avec vous que dans cette premiere entrevuë, elle m'a paru avoir un eſprit bien fait & ſolide : mais pouvez vous aſſurer, que vous la connoiſſez aſſez pour vous unir avec elle par des liens, que la mort ſeule peut rompre. Il ne me convient pas de faire le procès au beau ſexe : je ſçai cependant que la femme la plus ſimple peut à ſon gré joüer l'homme le plus ruſé ; & je penſe qu'avant d'aller plus loin, on doit mieux étudier le caractere d'une Demoiſelle.

Ce conſeil eſt très ſage, repartit le Comte, & j'avouë que je ne

puis encore parler ſi déciſivement du caractere de Mademoiſelle de Sainte Roſe ; mais puiſque vous reconnoiſſez en general qu'elle eſt aimable, il faut que vous aïez la bonté de m'accompagner dans les differentes viſites, que je ſuis déterminé de lui rendre pour la connoître parfaitement.

Le Marquis lui promit ce qu'il ſouhaitoit, & le Comte impatient de revoir l'objet dont il étoit épris, lia deux jours après une partie de chaſſe, qui les engagea à venir dans le voiſinage du Château de Sainte Roſe, pour avoir occaſion d'y faire une ſeconde viſite ; où ces deux amis de

concert, obſerverent de près Mademoiſelle de Sainte Roſe. Ils entamerent à deſſein differens diſcours pour tacher de lire dans ſes ſentimens, & juger ſi les qualitez de ſon eſprit & de ſon cœur répondoient à celles de ſon aimable perſonne : ou ſi le plus beau corps du monde ne renfermoit point une ame de bouë, qui cache quelquefois certaines inclinations ſous les aparences d'une modeſtie qu'elle affecte. Mais on eût beau épier ſes penſées, ſes paroles, & juſques à ſes geſtes & ſes regards ; il parût qu'elle penſoit ſenſément ſur toutes choſes ; qu'elle raiſonnoit avec eſprit & beau-

coup de ſolidité ; qu'elle étoit portée naturellement au bien & à la vertu, & que ſon humeur charmante, & ſon caractere doux & affable ne pouvoient manquer de faire la félicité de l'homme, qui ſeroit aſſez heureux de la poſſeder.

Au ſortir de cette viſite qui fut très longue, le Comte ſe hâta de demander d'un air triomphant à ſon ami, s'il lui reſtoit encore quelque doute ſur le merite de Mademoiſelle de Sainte Roſe, avouez, continua-t'il avec feu, qu'elle a un bon eſprit, & un beau naturel ; que toutes ſes inclinations ſoutiennent la nobleſſe de ſa naiſſance ;

que ſes manieres pleines de charmes peuvent forcer le cœur défendu par les diſpoſitions les plus farouches ; & qu'on ne peut la voir, & la connoître ſans en être vivement touché. Enfin je ſuis prevenu à tel point en ſa faveur, que je crois ne lui faire qu'un preſent mediocre en partageant ma fortune avec elle. Le Marquis applaudit à ſes ſentimens, & l'exhorta à ne point perdre de vûë un himen dont il auguroit la plus riante felicité.

Le Comte ayant fait part de ſon deſſein au Comte de Lancaſtel ſon oncle qui aprouva ſon choix, fut lui même le lendemain

demander Mademoiſelle de Sainte Roſe en mariage. Les Parens de la Demoiſelle furent agréablement ſurpris ; ils la lui accorderent avec d'autant plus de joye que la haute naiſſance du Comte, ſes gros biens & ſes qualitez perſonnelles promettoient tout ce qui peut flatter l'ambition & la tendreſſe qu'un pere & une mere ont pour une fille infiniment aimable, & extrémement cherie.

Ces jeunes Amans ne reſpiroient qu'après un himen qui aſſortiſſoit ſi bien leurs cœurs, & qui devoit ſe faire en peu de jours ; lorſqu'un évenement inattendu en prolongea le terme. Le Comte

reçût une lettre de son Avocat au Conseil qui le pressoit de venir incessamment à Paris pour solliciter un Procès qui étoit sur le point d'être jugé. Dans la crainte que le jeune Comte ne s'endormit, il écrivit au vieux Comte de Lancastel son oncle, qui l'obligea d'executer les ordres de l'Avocat. Comme il s'agissoit d'une affaire de la derniere consequence, il fallut obeïr.

Le Comte penetré de douleur vint apprendre ce contre-tems au Baron de Sainte Rose qui non seulement approuva le voïage; mais même pressa le Comte de prendre la poste & de ne mettre au-

cun retardement à ſon départ. On ne lui donna que le tems de ſaluer Mademoiſelle de Sainte Roſe à qui il renouvella avec beaucoup de ſenſibilité les ſentimens de ſa tendreſſe. L'aimable Demoiſelle ne put lui répondre que par des larmes. Rien ne fut plus touchant que ces triſtes adieux. Il fallut ne pas les laiſſer plus long-tems enſemble pour ne pas donner lieu à une plus grande affliction. Le Comte promit de quitter Paris dès que ſon Procès ſeroit jugé, & il conjura le Baron de Sainte Roſe de diſpoſer toutes choſes pour qu'à ſon retour rien ne retardât l'accompliſſement de ſon mariage.

Le Marquis de Fourpré voulut accompagner le Comte. ils partirent enſemble, & firent en chemin toute la deligence poſſible.

Arrivez à Paris, ils trouverent que rien n'étoit plus vrai que ce que l'Avocat avoit écrit. Le Rapporteur lui avoit fait dire que dans vingt jours le Procès ſeroit jugé. Le Comte ſollicita vivement & ſe donna tous les mouvemens imaginables. Le ſuccès en fut heureux & le Procès fut gagné dans tous ſes chefs.

Le Comte ſe hâta d'apprendre à Mademoiſelle de Sainte Roſe le gain de ſa cauſe, l'aſſurant qu'il partiroit dès qu'il auroit remercié

ſes Juges & levé l'Arrêt : mais il promettoit une diligence dont il ne pouvoit decider. Paris eſt trop attraïant pour être d'abord quitté. Le Comte debaraſſé de toute affaire crut qu'il lui étoit permis de ſe livrer un peu à ſa curioſité. Le Marquis qui connoiſſoit ſon penchant pour la galanterie le mena chez Madame d'Epre qui avoit une fille toute jeune & toute aimable. Ils trouverent une nombreuſe aſſembée occupée d'un Lanſquenet. Madame d'Epre que cette partie intriguoit furieuſement ſe contenta de ſaluer ces Meſſieurs par un ſigne de tête : mais la fille frapée du bon air du

Comte le fit asseoir auprés d'elle & n'oublia rien pour lui plaire & l'engager à perdre son argent comme les autres.

Un accueil si gracieux aïant fait impression sur le cœur du Comte, il s'attacha à connoître le train de la maison. Il démêla d'abord l'insuportable mari de Madame d'Epre. Peu après dans le tems qu'il étoit occupé des charmes de la fille, un vieux Financier se vint mettre à ses côtés, qu'il comprit être son amant à certains mouvemens jaloux qu'il ne pût retenir. Mais ni l'humeur farouche du pere, ni la jalousie du vieillard ne l'allarmerent pas beaucoup,

coup, perſuadé qu'il pourroit aimer la fille à l'inſçû du pere & de l'amant. Il fit une viſite très courte, ne s'accommodant pas de la multitude.

Dès qu'il fut monté en caroſſe, il-dit en riant à ſon ami : Que les femmes ſont heureuſes de me déplaire ! Si quelqu'une avoit des attraits pour moi, je la bruſquerois ſans ceſſe & vous me verriez le plus impoli de tous les hommes. Le caractere des femmes de Paris me les rend inſuportables. Avez vous vû l'ame intereſſée de la mere & la fauſſe beauté de la fille qui mettoit en œuvre toute ſa coqueterie pour me rendre amou-

reux ? Je ne me ſuis jamais tant ennuïé en ſi peu de tems : Ne revenons plus à l'heure du jeu ; je hais le ſerieux, il faut rire.

On m'a aſſuré, repondit le Marquis, qu'il n'y a point d'heure dans la journée où l'on ne trouve des joüeurs ; mais tout le monde ne joüe pas. Il me ſemble, ajoûta-t'il, que vous vous rebutez facilement. Penſez-vous qu'il n'en coûte plus rien auprès des femmes, parce qu'elles ſont plus coquetes. Croiés moi le parti ne me paroît pas meilleur qu'au tems où la pudeur les rendoit plus retenues. Il eſt vrai que les plaiſirs ſont plus faciles ; mais on païe dans la ſuite ce qui

ne coûte pas d'avance : Auſſi dès qu'on eſt arrivé juſqu'au cœur, entrepriſe fort aiſée, il faut les quitter, pour ne pas acheter cher ce qui a coûté ſi peu : c'eſt aujourd'hui le bel uſage. Pour moi qui vis ſans intrigue, je ne laiſſe pas de plaindre ceux qui en ont. Le ton du ſiecle eſt d'avoir un amuſement, & il faut être autant miſantrope que je le ſuis, pour ne pas ſuivre le torrent. Puiſque vous êtes déterminé à paſſer le carnaval à Paris, je ne vous conſeille pas de vous aſſocier à ma miſantropie : le jeu, la table ſont mes plus grands plaiſirs. Pour vous qui êtes ennemi de l'un & de l'autre,

il vous faut trois ou quatre femmes pour passer vôtre tems. Comme je connois déjà ce païs, je vais vous mener chez la Comtesse de Pavie, elle n'est pas moins sotte qu'une autre ; mais elle est plus belle, & les yeux s'amusent agreablement.

Je le veux bien dit le Comte, allons y. Leur carosse arrivé à la porte de la Comtesse, un de ses Laquais vint leur dire qu'elle étoit indisposée. Fourpré lui fit sçavoir qu'il lui amenoit le Comte de Lancastel dont il lui avoit parlé. Le Laquais vint leur annoncer qu'ils pouvoient entrer. Fourpré presenta Lancastel à la Comtesse.

Elle fit un accueil gracieux à cet étranger, qui de ſon côté dit à la Dame mille choſes galantes. La converſation avoit déja duré près d'une heure, lorſque l'on vit entrer un Abbé, que la Dame nomma l'Abbé Rinocero. Cet homme aſſez laid, & d'un âge aſſez avancé, mais propre & coquet aborda la Comteſſe avec un air de familiarité & un excès de joïe qui ſurprit. Je vous apporte Madame, de grandes nouvelles, lui dit-il d'abord. Nos eſperances communes ne ſeront point vaines, vous en ſerez convaincuë par vos yeux. Ah ! que vous me charmez, repartit la Comteſſe avec

transport. Nos Cavaliers aïant compris qu'ils devoient les laisser libres, se retirerent.

Au sortir de cette visite ils s'en vont à l'Opera. Le Comte de Lancastel qui avoit envie de démêler quelque joli visage, aperçoit à une seconde loge, une jeune blonde qui avoit un grand éclat; après l'avoir long tems lorgnée & l'avoir faite remarquer à son ami, je veux la connoître, lui dit-il, & la suivre en sortant pour sçavoir son nom & sa demeure. Cette jeune beauté vaut mieux que tout ce que j'ai encore vû à Paris.

L'Opera fini, il l'a suit, & voit avec admiration un air de magni-

ſicence répandu dans toute ſa parure : elle étoit ſuperbement habillée, ſa ſuite étoit nombreuſe ; mais ſa livrée peu connuë. Il appelle un de ſes Laquais ſans qu'elle pût s'en apercevoir, & lui ayant demandé ſon nom ; elle s'appelle, lui répond-il, Mademoiſelle de.... à ce nom ſa paſſion augmente, & cherchant ſur le champ à s'informer de cette charmante perſonne, il aprend avec douleur, quelle eſt une de ces belles, dont les charmes ne peuvent être reſpectez que de loin. Il ſemble qu'on ſe faiſoit un malin plaiſir de lui predire le malheureux ſuccès de ſes empreſſemens. Cette nouvelle le jet-

ta dans une melancolie que le Marquis de Fourpré aperçût dès que le Comte le vint rejoindre.

D'où vient lui dit le Marquis, que vous êtes si triste ? Le nom de la Demoiselle est-il si affreux qu'on ne puisse l'aprendre sans chagrin ? Non, repliqua le Comte, il est des plus baux, mais il laisse peu d'esperance à ma passion. Est ce être faite pour nôtre siécle que d'être belle & vertueuse, rien ne me paroît plus déplacé ; je voudrois que toutes les belles vertueuses fussent renfermées dans les Cloîtres afin que leurs charmes inutiles fussent du moins inconnus.

Ah!

Ah! reprit le Marquis vous voilà furieuſement de mauvaiſe humeur! vous ne réuſſirez pas à peupler ainſi des Couvens; & je ne voudrois pas être caution pour la vertu de ces femmes qui mettent ſi fort en étalage leur beauté.

Je ſerois bien caution, répondit le Comte, pour cette belle blonde. On m'a dit que c'eſt la vertu même: elle a eſté élevée avec tout le ſoin poſſible ſous les yeux d'une mere dont la ſageſſe & le merite ſont connus; l'on ne riſque rien à s'engager pour elle; & pour ſatisfaire à vôtre curioſité, je vous aprens que cette belle eſt Mademoiſelle de * * *

A ce nom, s'écria le Marquis, vous avez raiſon; je la preferois à toute autre. A quinze ans elle n'a eû qu'une avanture; au lieu que bien de filles à cette âge en ont déja eû pluſieurs. Je ne m'étonne plus qu'elle trouve caution; il en eſt beaucoup qui n'ont pas eû la même retenuë: mais raſſurez-vous, mon cher Comte, vous n'êtes pas auſſi malheureux que vous penſez, ni elle auſſi ſage que vous dites. Demandez de ſes nouvelles au Conſeiller Lepide, vous le trouverez chez Madame d'Epre, il y ſoupe preſque tous les ſoirs.

Le Comte à qui il tardoit d'é-

claircir un miſtére qui l'afligeoit ſenſiblement, pria Fourpré de l'accompagner chez cette Dame ; mais au lieu de rencontrer le Conſeiller Lepide, ils trouverent l'Abbé de Mainbelle qui y ſoupoit ; ils ſe mirent à table ſans ceremonie. Comme le Vin de Champagne n'étoit pas épargné, la converſation s'égaya inſenſiblement. On s'étoit mis à peſter contre les prudes, on en faiſoit paſſer pluſieurs en revûë dont on ridiculiſoit les dehors de ſeverité qu'elles affectoient. Lorſque l'Abbé de Mainbelle s'ennúyant d'une converſatien ſi reſervée ; laiſſons là les prudes, dit-il d'un ton bruſque ; parlons un

peu de la maniere dont Mademoiſelle de *** ſe couche ſur ſon canapé : jamais fille n'a mieux connu à ſon âge les rafinemens de la galanterie ; c'eſt d'elle qu'on peut dire que le ſeul ſouvenir débauche, & raportant en peu de mots divers traits d'une coquetterie, & d'une débauche à peine croyable, voilà ce qu'on appelle, ajouta-t'il, une fille ſavante dans le printems.

Le Comte étourdi par un diſcours ſi peu attendu, fit repeter deux fois à l'Abbé le nom de celle dont il parloit, & ne pouvant plus douter de ſon erreur : non, dit-il, avec une ſorte d'indignation, je

ne crois pas preſentement qu'il y ait une femme dans l'Univers qui puiſſe me duper. Et moi, repliqua l'Abbé, je crois qu'il n'en eſt point dont vous & moi ne puiſſions être les dupes.

Malgré tout vôtre déchainement, répondit Madame d'Epre, il y a plus de bonne foi parmi les femmes que parmi les hommes les plus fidelles. Où voyez vous, continua-t'elle, des femmes parjures & volages ? Vous avez tort de vous plaindre de nôtre inconſtance; c'eſt l'infidelité des hommes qui nous y force.

Le Marquis de Fourpré qui ſe plaiſoit à laiſſer entrevoir, qu'il ſe

piquoit d'être un peu philosophe, les femmes, répondit-il à Madame d'Epre, ne seroient point obligées à être constantes, ni sujettes au changement, si elles étoient moins tendres & compatissantes; leur tendresse & leur compassion naturelle cause de grands desordres; mais finissons ces plaintes qui n'aboutissent à rien; le siécle a pris son pli. D'ailleurs quand on pourroit venir à bout d'une reforme serieuse, comment la distinguer de la fausse, qui est aujourd'hui en vogue.

Cela se démêleroit très aisément, repartit Madame d'Epre, si chacun vivoit conformément

aux bienſeances de ſon état. La diſtinction m'intrigueroit beaucoup, répliqua le Marquis, moi qui ne mets de difference entre une coquette, & une bigote; ſi ce n'eſt que l'une amuſe & trompe plus agréablement que l'autre.

Pour rompre un entretien qui commençoit à devenir un peu vif, on ſe leve de table. Le Comte qui s'étoit entretenu pendant le ſouper avec Mademoiſelle d'Epre, continua avec elle la converſation juſqu'à minuit, tems où il fallut ſe ſeparer. La même inquietude qui l'avoit agité à la premiere entrevûë ſe fit ſentir, & ſe reprochant ſa foibleſſe, quoi! ſe diſoit-il, ſe-

rois-je assez fol pour aimer une coquette ? non je ne veux songer qu'à me divertir, sans me forger des chaînes. Je veux revoir demain la Comtesse de Pavie, le plaisir que j'aurai à la voir pourra m'aider à rompre un attachement que je dois éviter.

Il donna quelque tems à ces reflexions ; mais l'heure des visites venuë, il se laissa entraîner par son penchant. Il retourna chez Mademoiselle d'Epre, qui gardoit le lit pour une legére indisposition. Comme elle ne faisoit pas beaucoup de cas des loix sevéres de l'Antiquité, qui défendoient aux Dames de recevoir alors des hom-

mes, le Comte fut galamment introduit. Seduit par ſon amour, il trouva la Demoiſelle plus belle que jamais ; il épuiſa le langage des douceurs lui jurant un éternel attachement. La Demoiſelle inſtruite dans l'art d'irriter une paſſion, faiſoit mille petites minauderies pour l'enflamer de plus en plus, & il donnoit dans le panneau en vrai dupe.

Dans le tems qu'il s'extaſioit ſi ſottement ſur les appas de Mademoiſelle d'Epre, deux Provinciales entrerent, elles païerent d'une preſence muette ; mais il fallut parler de toute autre choſe que de galanterie. Le Comte qui comprit

que la visite de ces précieuses seroit longue prit le parti de sortir. Il s'en alla chez la Comtesse de Pavie où il trouva un cercle de Dames toutes brillantes & extrémement parées. Le bel esprit joüoit son jeu dans cette magnifique assemblée. Deux ou trois femmes à qui le langage peint & fleuri donnoient un grand relief, critiquoient impitoiablement plusieurs ouvrages dont elles n'étoient pas trop en état de juger, & si elles faisoient briller de tems en tems un peu d'esprit, on voioit d'autre part trebucher à tout moment la raison & le bon sens.

Après avoir joüé le rôle de

ſavantes, elles ſe jetterent ſur les modes, entr'autres elles dirent cent choſes plaiſantes ſur les paniers. On rioit très fort. Lancaſtel ſeul s'ennuïoit beaucoup de ce badinage : il s'étoit flatté de l'eſperance de parler en particulier à la Comteſſe de Pavie ; mais il ne pût ſaiſir ce moment ; car les Dames étant ſorties, l'Abbé Rinocero entra, il obſeda ſi fort la Comteſſe qu'il fallut la quitter ſans pouvoir ſe procurer cette ſatisfaction.

Lancaſtel avoit cherché en allant voir la Comteſſe de Pavie de lier amitié avec elle, & d'affoiblir ſon penchant violent pour Mademoiſelle d'Epre : il vouloit éviter un engagement ; mais com-

n'il étoit ennemi de la contrainte, il ſentit qu'il ne pourroit s'accommoder de la Comteſſe. La liberté qu'il avoit de pouvoir parler quand il lui plaiſoit à la Demoiſelle lui parut préferable, & il s'en promit le ſuccès le plus flateur. Il reſolut de lui donner ſes momens perdus: c'étoit lui ſacrifier tout ſon tems; car jamais homme ne fut moins occupé que ce jeune Seigneur. Il n'avoit ni procès ni eſperance à la Cour, ſa nobleſſe & ſon bien rempliſſoient ſon ambition, il n'étoit point homme de Lettres; il ne liſoit que des Romans & des Nouvelles; & ſi l'on retranche quelques quarts d'heure qu'il paſſoit le matin à la toilette, (car il étoit très

jaloux de l'ajuſtement,) & une demie heure une fois la ſemaine, qu'il emploïoit à écrire à Mademoiſelle de Sainte Roſe, pour lui rendre ſon abſence moins ſuſpecte; il pouvoit conſacrer à une maîtreſſe le reſte de la journée.

Sa reſolution priſe, il chercha toutes les occaſions de plaire à Mademoiſelle d'Epre. Les choſes amenées à un certain point, il ſe rendit attentif à lui ménager tous les plaiſirs. Il propoſa de lui donner un bal, qui fut accepté. Il pria un grand nombre de Dames, qui toutes firent paroître de l'émulation à étaler leurs charmes; & tout ce qu'il y avoit de beauté dans le

voiſinage s'y raſſembla.

Mademoiſelle d'Epre, qui n'avoit alors que dix huit ans, y brilla infiniment. Perſonne ne danſa ſi bien; ſes yeux jettoient un éclat éblouiſſant; ſa blancheur éfaçoit tout; elle étoit miſe d'une maniére galante & ſuperbe; la fineſſe de ſa taille, ſon air ſpirituel, les graces qui rehauſſoient ſes moindres mouvemens attirerent les regards de toute l'aſſemblée. Le Comte ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer, & dans le tranſport de ſon amour, il lui diſoit tout ce qu'on peut dire de plus gracieux & de plus flateur. La Demoiſelle à qui la vanité éxageroit la gloire de le

faire ſoupirer, employoit adroitement tous ſes ſoins pour nourrir ſa paſſion.

L'amour du Comte de Lancaſtel ſe ſignala le lendemain par des preſens très conſiderables ; la Demoiſelle ne fit pas dificulté de les accepter : par reconnoiſſance elle écrivit au Comte en ces termes.

Je ne ſçai, mon cher Comte, ce que vous penſez de ma facilité à accepter vos preſens ; mais je ne veux point vous laiſſer ignorer mes ſentimens. Helas ! peut être que nos idées ſont bien differentes, n'importe ; quoiqu'il en coute à mon cœur en vous avouant

ſa foibleſſe, ſçachez que je ſuis ſi fort ſaiſie de tout ce que vous m'avez dit à nôtre derniere entrevûë, que je m'en occupe entierement ; il ne m'eſt plus poſſible de penſer à autre choſe. Le deſir, que mon cœur a d'y trouver l'exacte verité, me paroît encore exprimer foiblement ce qu'il ſent pour vous.

Le Comte devora le billet, charmé du ſuccès de ſes tendres ſoins. Les eſperances que lui donnoit Mademoiſelle d'Epre acheverent de le déterminer à ne former point d'autre engagement.

Dans le tems qu'il ſe deſtinoit à aller voir ſa belle, le Maquis de

Fourpe-

Fourpré arriva, ſaiſi d'une inquiétude qui ne lui étoit pas ordinaire. Que ſignifie ce chagrin, lui dit le Comte, ſeriez vous amoureux ? Que je ſerois ravi de voir échoüer vôtre philoſophie ! je ne ſçai en verité que vous en dire, répondit le Marquis d'un air tout troublé, je ſuis fol, je ne puis m'empêcher de m'attriſter des aſſiduitez de l'Abbé Rinocero auprès de la Comteſſe de Pavie, il la voit tous les jours, il demeure encore après que je ſuis ſorti ; au travers de tous ſes ſoins, j'entrevois un miſtére que je ne puis éclaircir.

Ah ! mon cher ami, vous en

tenez, dit le Comte, l'amour se vange enfin de vôtre insensibilité; je m'étois toujours bien attendu à cet évenement.

Ce n'est pourtant pas, reprit le Marquis, l'amour que je ressens pour la Comtesse qui cause le trouble ou vous me voyez, il y influe un peu; mais un spectacle triste s'il en fut jamais, une avanture que la posterité aura peine à croire & que je crois à peine moi même, est ce qui m'agite. Ah! de grace, mon cher, lui dit alors le Comte en l'interrompant avec precipitation, hâtez vous de m'aprendre ce qui vous est arrivé: nôtre tendre amitié veut que je partage

avec vous vos peines & vos douleurs : heureux ſi je puis par-là les ſoulager. Je viens exprès, repliqua le Marquis, pour vous en faire part, & il commença ainſi ſon recit.

Vous ſavez mon cher Comte que je me ſuis piqué juſqu'à preſent d'une cruelle inſenſibilité, & vous m'avez oüi raconter juſques à quel execès de deſeſpoir s'étoit portée une fille ; parce qu'un jeune Cavalier qu'elle aimoit dédaignoit ſon amour ; cette hiſtoire que vous ne ſavez qu'en gros me regarde : ſoufrez que je vous en faſſe en peu de mots le détail.

Dans le séjour que je fus obligé de faire l'année derniere à Toulouse pour des affaires que vous n'ignorez pas, j'étois logé chez une riche Bourgeoise, veuve depuis quelques mois & qui n'ayant point d'enfans avoit pris auprès d'elle une niéce qu'elle aimoit beaucoup, nommée Clelie. Mon Pere qui avoit toûjours protegé le mari de cette veuve avoit été cause de sa fortune, & des biens assez considerables qu'il avoit laissez en mourant. Aussi m'avoit elle donné sa maison avec tant de cordialité, & tant de marques d'estime & de reconnoissance que j'en étois presque confus.

Clelie ſa niéce n'avoit pas encore accompli ſa ſeiziéme année; & dans Toulouſe où le ſang eſt aſſez beau, elle paſſoit pour une des plus belles filles de la Ville. Tous les traits de ſon viſage étoient delicats & reguliers. Ses yeux vifs la rendoient extrémement piquante, & ſes cheveux du plus beau noir du monde ne ſervoient pas peu à relever ſon admirable blancheur. Un air de ſanté, beaucoup d'embonpoint, ſa grande jeuneſſe, tout cela ſervoit infiniment à rendre cette petite perſonne tout à fait charmante.

Sa premiere vûë me frapa d'abord; mais ſans que ſa beauté fit

d'autre impreſſion ſur moi que celle que fait la vûë d'un beau tableau ou d'une belle ſtatuë ; c'eſt à-dire ſans que mon cœur ſentit aucune émotion, ni aucun déſir d'aimer un objet que je trouvois ſi joli & ſi beau. Comme elle avoit beaucoup d'eſprit & d'enjoüement je prenois plaiſir de m'entretenir avec elle, ſans ſortir pour tant jamais de mon caractére qui eſt d'être extrémement ſerieux, & ſans lui témoigner de de l'amour, ni vouloir lui en inſpirer.

Je ne laiſſai pas de m'apercevoir qu'elle ne s'ennuioit pas avec moi, & qu'elle me retenoit quel-

que fois plus que je n'aurois voulu m'arrêter. Elle me faiſoit des reproches obligeans, quand le ſoir je me retirois un peu tard, craignant qu'il ne m'arrivât quelque accident. Je ne ſortois, ni ne rentrois au logis, qu'elle ne ſe trouva, pour ainſi dire ſur mon paſſage, pour avoir lieu de me dire quelque parole de civilité. Par mille petits ſoins qu'elle ſe donnoit pour moi, elle paroiſſoit prendre interêt dans tout ce qui me regardoit: ce que je n'attribuois qu'à une déference & à une reconnoiſſance qu'on croyoit me devoir par raport à mon Pere.

Cependant Clelie maigriſſoit à

vûë d'œil. Enjoüée auparavant elle devint réveuſe & tomba tout d'un coup dans une noire melancolie, qui augmentoit chaque jour. Ce n'étoit qu'à force de priéres que ſa Tante pouvoit l'obliger à prendre quelque peu de nourriture. Une chaleur brûlante qu'elle ſentoit par tout ſon corps ſe portoit quelque fois ſi ſubitement à ſon cerveau, qu'elle tomboit en pamoiſon, & reſtoit un demie heure ſans connoiſſance; & lorſqu'elle reprenoit ſes ſens, elle étoit ſaiſie d'un froid ſi violent que le cliquetis de ſes dents & le friſſonnement de tout ſon corps étoit quelque choſe de ſurprenant. Les Medecins

Medecins appellez ne connoiſſoient rien à ſa maladie, & tous leurs remedes n'y apportoient aucun ſoulagement.

Sa Tante étoit dans une affliction inexprimable, elle aimoit très tendrement cette niéce digne de toute ſa tendreſſe. Dans l'attention où elle étoit continuellement pour tâcher de diſſiper cette affreuſe melancolie qu'elle regardoit comme la ſource de ſon mal, elle remarqua que Clelie reſſentoit quelque plaiſir à me voir; que pendant tout le tems que je reſtois avec elle dans les viſites que je lui rendois dans ſa chambre, elle ſembloit n'avoir aucun mal; qu'-

elle cauſoit & rioit même quelque fois; qu'il ſuffiſoit que je la pria de prendre quelque nourriture pour qu'elle n'oſa me refuſer; il ſembloit même qu'elle mangeoit alors avec quelque ſorte de goût; mais qu'elle retomboit dans ſa rêverie, dès que je l'avois quittée: ce qui fit que la Tante n'oublia rien pour m'obliger d'entrer plus ſouvent dans la chambre de Clelie, & pour m'y retenir le plus long-tems qu'elle pouvoit.

La Tante aïant continué d'obſerver que ma preſence faiſoit toûjours ſur Clelie le même effet, elle ſoupçonna que le mal de ſa niéce pourroit avoir pour principe

un amour ſecret qu'elle reſſentoit pour moi, & que n'oſant le découvrir, la violence de cette paſſion faiſoit peut être tout ce ravage dans elle. Pour s'en éclaircir elle ne crût point devoir diferer de la ſonder la deſſus.

Ma chere niéce, lui dit elle un jour que je venois de la quitter, vous ne pouvez douter que je ne vous cheriſſe infiniment : vous me tenez lieu de fille, & je puis vous aſſurer que je vous aime plus que ſi vous l'êtiez. Vous voïez combien vôtre mal m'afflige, ſeriez vous aſſez denaturée pour ne pas m'en avoüer la cauſe, que j'ai ſurement pénétrée. Ne me

regardez point comme vôtre Tante, mais comme une bonne amie en qui vous pouvez avoir toute sorte de confiance. Je sai ce que peut l'amour quand il veut tirannifer un jeune cœur : plus on veut lui resister & plus il augmente & nous livre à mille tourmens. Vous aimez le Marquis de Fourpré, confessez le moi, ma chere enfant, je vous aiderai de mes conseils, nous chercherons ensemble des moïens convenables à pouvoir vous tranquiliser, il y a remede à tout. Parle ma chere fille ajoûta-t'elle en l'embrassant & l'arrosant de ses larmes ; Tu ne me diras rien, que je n'aie parfaite-

ment connu : j'ai obſervé toute l'impreſſion que fait ſur toi la vûë du Marquis.

La Tante eût beau conjurer ſa Niéce de lui avouer ſon amour, elle s'oſtina à le nier, & cet entretien ne ſervit qu'à la faire tomber dans un de ces accidens de foibleſſe qui lui prenoit de tems en tems, & qui fut plus violent que tous ceux qu'elle avoit eû juſqu'à lors.

J'ignorois ce qui s'étoit paſſé entre la Niéce & la Tante. Ayant à faire réponſe à une lettre, j'étois revenu au Logis, & je montois dans mon appartement ſans bruit & ſans être vû ; lorſque paſ-

ſant devant la porte de Clelie qui étoit fermée, parce qu'elle avoit voulu repoſer, j'entendis quelques ſoupirs; craignant qu'elle ne ſe trouvât plus mal, je pretai l'oreille que j'appliquai à la ſerrure, & j'entendis diſtinctement qu'elle diſoit. Cruel Marquis, quel démon ennemi de mon repos & de ma vie t'a conduit dans cette maiſon, & t'a offert à ma vûë. Grand Dieu faut-il que funeſte victime d'un amour que je n'oſe découvrir, & que je ne puis ſurmonter, je ſois en proïe à tous les maux que je ſouffre. Quoi! Ma raiſon ne viendras-tu point à mon ſecours. Fatal amour devois-tu t'emparer

ſi imperieuſement d'un cœur innocent & foible ! Helas ! Ne puis-je ſauver ma vie en me gueriſſant d'une folle paſſion qui ne me permet aucune eſperance. O ! Sort barbare, devois-tu mettre tant d'inégalité de condition entre le Marquis & moi, ou plûtôt tant de ferocité dans ſon ame. Elle ſe tût, & je n'entendis plus que des ſoupirs & des ſanglots.

Je me retirai dans mon aparte-ment attendri de l'état pitoïable où j'avois reduit ſans le vouloir cette fille trop tendre. Je balançai ſur le parti que je prendrois; la pitié combattit long-tems la ferme reſolution que j'avois faite de reſiſter à

l'amour : mais je me déterminai, non ſans quelque peine à ſuivre le penchant d'une inſenſibilité qui m'étoit naturelle. Je me perſuadai que le meilleur remede pour la guerir de ſa paſſion étoit de m'eloigner & que lorſque ſa flâme ne ſeroit plus entretenuë par ma preſence, mon abſence pourroit peu à peu rendre le calme à ſon cœur & la ſanté à ſon corps. Je partis donc dès le lendemain matin ſous prétexte que mes affaires étoient finies ; & je partis ſans lui dire à dieu & ſans la voir. Je remerciai beaucoup la Tante de toutes ſes honnêtetez, ſans lui donner rien à connoître de ce que je ſavois

de l'amour de ſa Niéce.

Clelie aprit mon départ avec une douleur qui fit empirer ſa maladie, deſſechant chaque jour, elle n'étoit plus qu'un ſquelet animé d'un leger ſoufle de vie que la mort ſur ſes levres, n'achevoit point d'étoufer. Une nuit qu'il n'y avoit dans ſa chambre que la garde ſeule qui la veilloit, elle s'abandonna à toute ſa douleur & à tout ſon deſeſpoir. O ! Ciel, s'écria-t'elle, ſerez-vous auſſi inſenſible que Fourpré qui me fuit ! Pourquoi me laiſſer un reſte de vie qui me fait fouffrir ſi long-tems, & puiſque la Parque impitoïable ne tranche pas le fil de mes triſtes

jours, souffrez sans vous offenser que je mette fin à mes trop cruelles peines. A ces mots ramassant toutes ses forces, elle se frape dans le sein avec un coûteau fait en forme de poignard qu'on ne sait par quel hazard elle tenoit dans ses mains. La garde accourut au cri qu'elle pousſa en se frapant, & la trouva qu'elle expiroit.

La Tante fut inconsolable de sa mort, & encore plus de la maniere dont elle étoit morte. Il lui fut néanmoins aisé de cacher que Clelie avoit par un coup de desespoir abregé sa vie de quelques momens; parce que chacun savoit que depuis plusieurs jours elle

étoit à l'extrêmité. Ce ne fut que trois mois après que ſa Tante me l'écrivit ; elle crut que j'avois trop de part à ce funeſte accident pour ne pas me faire part de toutes les circonſtances.

J'avois paſſé hier toute l'après dinée chez la Comteſſe de Pavie & j'avois ſoupé le ſoir avec elle. Une certaine inclination que je n'avois encore reſſentie pour aucune femme m'y avoit retenu ſi long-tems. Aaïant trouvé un moment pour l'entretenir en particulier, je lui avois dit mille choſes flateuſes ; je m'étois fait un plaiſir de lui faire connoître que je l'aimois, & je ſentois effective-

ment que je ſerois charmé de trouver du retour.

Quand je fus chez moi & dans mon lit, je réflechis ſur le changement que j'éprouvois dans mon cœur ; je fus ſurpris de ma ſenſibilité pour la Comteſſe ; moi qui aurois juré de n'en avoir jamais pour aucune femme. Helas ! me diſois je à moi même pourquoi m'être piqué d'une auſtere Philoſophie, ſi je vois aujourd'hui échoüer mon indiference & ma liberté ? Si j'avois à aimer, que n'ai je aimé Clelie, j'aurois ſauvé ſes jours & j'aurois été aſſuré d'être aimé du plus fort amour qui fut jamais.

Ces réflexions m'avoient rappellé vivement l'excès de ſa paſſion & l'état pitoïable où je l'avois vûë. Le ſouvenir de ſa tragique mort, dont je me regardois comme coupable étoit un reproche amer que je me faiſois interieurement; & je ſentois combien j'avois été inhumain & barbare: lorſque m'étant ſans doute endormi, il me parût qu'un grand éclat de lumiere ſe repandoit dans ma chambre.

Aïant tiré les rideaux de mon lit O! ſpectacle affreux! je vois Clelie qui marchoit avec une lenteur & une triſteſſe incroïable, & approchoit de mon lit. Son ſein

étoit ouvert & le sang en sortoit à gros boüillons. Ce beau fantôme n'en avoit point d'horreur. Ses yeux attachez sur sa blessure le voyoient couler avec plaisir & sa main me le montroit pour que je le visse couler aussi; ensuite me regardant fixement : Vois tu cruel, m'a t'elle dit, ce sang qui fume encore ; tu n'as pas moins contribué que moi à le repandre. L'insensibilité dans laquelle tu avois vêcu jusqu'ici me faisoit goûter même dans le tombeau une sorte de satisfaction qui m'avoit empêché de te reprocher ta barbarie : mais puisque ton cœur est devenu sensible, & qu'une autre a fait ce que

je n'ai pû faire, puiſſe mon ombre t'être toûjours préſente, tandis que je vais pour jamais t'oublier dans l'éternelle nuit.

A ces mots Clelie a diſparu, & m'a laiſſé ſaiſi d'horreur & de fraïeur. J'ai appellé; l'on eſt venu à mes cris: j'ai d'abord raconté avec précipitation ce que je croiois avoir vû, & bien éveillé j'avois de la peine à revenir de mon erreur, tant ce rêve avoit fait d'impreſſion ſur mon eſprit.

Le Comte de Lancaſtel témoigna au Marquis de Fourpré la ſurpriſe où tout ce recit venoit de le jetter. Et après avoir fait l'un & l'autre diverſes réflexions ſur

cette avanture, ils se separerent.

Le Marquis de Fourpré pour tâcher de distraire son imagination de l'idée de Clelie qui lui étoit toûjours présente se rendit auprès de la Comtesse de Pavie où son cœur commençoit à le guider, tandis que le Comte fut chez Mademoiselle d'Epre.

Fourpré trouva la Comtesse seule. J'avois cru, lui dit-il, n'aimer de ma vie; mais je sens bien que mon indiference a cedé à la forte passion que vous seule pouviez m'inspirer. Faut-il que je sois jaloux dans le même moment que je suis amoureux, & que je vous voie aimée d'un Abbé qui

vous

vous obſede & qui m'ôte la liberté de vous voir ou de vous trouver ſeule.

Ne vous allarmez point, reprit la Comteſſe de l'Abbé, que vous trouvez chez moi. Il faut pour vôtre interêt, & pour le mien, qu'il y vienne encore quelque tems. Je vous confierai un ſecret qui eſt entre nous. Vous y avez autant de part que moi-même, & vous connoîtrez dans peu juſqu'où va l'attachement que j'ai pour vous. A peine achevoit elle ces paroles que l'Abbé entra, & peu à peu la compagnie qui s'aſſembloit chez elle étant ſurvenuë, il prit congé de la Comteſſe qui

lui fit promettre de la revenir voir le plus ſouvent qu'il pourroit, & ſortit pour aller chez lui réver à l'avanture de Clelie dont ſon eſprit étoit frapé.

En s'en retournant il paſſa chez Mademoiſelle d'Epre pour y voir un moment Lancaſtel : il le trouva qui cauſoit en particulier avec elle ; & lui ſerrant la main il lui dit à l'oreille je ſuis beaucoup plus content que je n'étois : je vous ſouhaite autant de ſatisfaction que j'en eſpere. A dieu, nous nous verrons demain. Et s'en fut ſur le champ.

Lancaſtel qui parloit avec beaucoup d'affection à Mademoiſelle

d'Epre avoit mal entendu ce que lui avoit dit ſon ami, il ſe tournoit pour lui parler, lorſqu'il ne le trouva plus. Helas ! dit-il alors à la Demoiſelle, on n'entend plus rien que vous, quand on vous aime : je n'ai pas compris ce qu'à m'a dit Fourpré : vous me ferez tourner la cervelle ſi je continuë à vous aimer. Je n'avois pas compté que ma paſſion iroit juſqu'à me rendre ſourd. Cachez moi une partie de vos charmes. Je perdrois l'uſage des ſens après avoir perdu celui de la raiſon ſi je venois à connoître tout ce que vous valez. Si vous m'aimez épargnez ma reputation & ne paroiſſez pas ſi belle à mes

yeux, ſi vous voulez que je ſois ſuportable aux yeux des autres.

Des diſcours ſi flateurs charmoient Mademoiſelle d'Epre, & elle y répondoit par des politeſſes reciproques; lorſque ſa Mere s'approcha & s'adreſſant à Lancaſtel, mon cher Comte, lui dit-elle, ſi vous avez de l'or ſur vous, faites moi le plaiſir de me le donner pour achever une partie de lanſquenet qui m'intereſſe infiniment. Le Comte, qui avoit déjà donné ſon cœur à la Fille, & qui venoit de lui marquer tant d'amour, ne crut pas pouvoir refuſer ſa bourſe à la Mere, & ſans réflechir beaucoup à ce qu'il faiſoit,

il la lui donna avec generoſité. Peut être que s'il eût prevû cet accident il l'auroit un peu moins remplie, car il comprit bien-tôt que les cent loüis d'or qu'elle contenoit étoient un ſacrifice qu'on éxigeoit de ſon amour.

Il s'en conſola aiſément dans l'eſperance de trouver par là moins de reſiſtance à ſes deſirs. Pour plus grande aſſurance il ſe hazarda à quelques petites libertez qu'on rebuta avec colére. Alors commençant à regreter ſon argent & à maudire en ſecret ſa tendreſſe, il quitta bruſquement Mademoiſelle d'Epre témoignant être fort rebuté par tant

de rigueurs. Ce n'eſt point qu'il deſeſpera d'obtenir ce qu'on lui refuſoit ; mais comme il étoit des plus prompts, il auroit voulu moins de tems & moins de ſoins. Il jugeoit ſelon l'uſage que cent loüis d'or devoient lui abreger du chemin, & le ſouſtraire à tous ces refus concertez dont les coquettes ſe ſervent pour redoubler les deſirs & les empreſſemens des hommes.

Le lendemain il y retourna avec un air chagrin, & la précaution d'une bourſe vuide. On lui demanda ce qui le rendoit ſi triſte ; il s'expliqua peu là deſſus, & juſqu'à ce qu'il pût parler à

Mademoiſelle d'Epre, il laiſſa la compagnie en ſuſpend. Madame d'Epre qui ſe perſuada que c'étoit ſon argent qui lui tenoit au cœur évitoit avec ſoin de l'aprocher. La fille le vint joindre aſſez embarraſſée de ſa perſonne. D'un côté elle craignoit que trop de ſageſſe ne le rebuta; de l'autre elle n'oſoit ſe rendre facile aprehendant d'éteindre par là une paſſion dont elle ſe promettoit mille douceurs utiles. Elle vouloit d'ailleurs menager un vieux Financier qui viſoit au ſacrement. Son cœur parloit en faveur du Comte & ſon interêt en faveur du Financier.

Pendant qu'elle étoit combattuë par ces differens mouvemens, le Comte multiplioit ſes reproches; ne ſachant plus que répondre elle parut interdite & rêveuſe. Il s'imagina qu'elle diſputoit contre ſa vertu, & qu'il ne falloit plus pour forcer ſa reſiſtance que flatter ſon interêt: il fit donc ſucceder les offres aux reproches, & ce que la tendreſſe n'avoit pû faire, l'idée d'un preſent conſiderable le fit tout d'un coup. Elle promit au Comte de l'aimer uniquement lui laiſſant entrevoir qu'il auroit lieu de ſe loüer de ſon amour & de ſa complaiſance.

Ces aſſurances firent en lui une metamorphoſe

métamorphoſe ſubite, & de l'extreme chagrin où il avoit paru, on le vit dans un excez de joïe très remarquable. Ce changement étonna ſi fort Madame d'Epre, qu'elle crut que ſa fille lui avoit rendu l'argent qu'il avoit donné le jour précedent ; car Mademoiſelle d'Epre s'en étoit ſaiſie comme choſe qui lui apartenoit ; la mere n'en aïant retenu que trente loüis pour droit de conſeil & d'entremiſe. Cette penſée jetta Madame d'Epre dans un trouble qu'elle ne pût cacher. Le Comte s'en aperçût, & s'étant imaginé qu'il pouvoit proceder de ce qu'elle condamnoit leurs ſentimens

il dit à Mademoiſelle d'Epre ; défions nous de Madame vôtre mere, elle nous paroît contraire.

Cela parut nouveau à Mademoiſelle d'Epre qui connoiſſoit le temperament de ſa mere, & le peu d'oppoſition qu'elle mettoit à ſa galanterie. Elle s'imagina à ſon tour que peut être ſa mere aimoit le Comte & étoit ſa rivale; & pour s'en éclaircir, elle refuſa de s'expliquer, lorſqu'elle lui demanda d'un ton fâché, de quels moïens elle s'étoit ſervie, pour mettre le Comte de ſi bonne humeur. Madame d'Epre aïant été confirmée par ce miſtere que ſa fille aimoit ſans interêt ; elle conçût pour

elle une averſion ſi horrible, qu'elle lui dit mille duretez ; lui défendit de parler au Comte, la menaçant de la maltraiter même à ſes yeux, ſi elle étoit aſſez hardie pour oſer lui déſobeïr.

Ces ménaces pérſuaderent à la fille que ſa mere étoit jalouſe, & prenant ſa réſolution, elle écrivit le lendemain matin au Comte en ces termes.

Vous avez eu raiſon, Monſieur, de m'avertir de nous défier de ma mere : elle eſt ma rivale, & l'amour qu'elle a pour vous l'a portée à me défendre abſolument de vous voir & de vous parler. Comme rien ne ſeroit plus dou-

loureux à mon cœur, que vous avez ſçû rendre trop ſenſible ; je prens le parti de ſortir d'avec elle, pour me retirer dans une Communauté. Je me flatte que dans cette occaſion vous ferez pour moi tout ce que doit attendre de vôtre tendreſſe celle qui vous aime aſſez pour tout ſacrifier pour vous.

Mademoiſelle d'Epre fit dire au Comte par la perſonne qui lui rendit ce billet, qu'elle ſortiroit ſur le midi avec ſa femme de chambre, & qu'elle le prioit de ſe trouver dans ſon caroſſe auprès de chez elle pour la conduire lui-même dans cette Communauté. Comme le billet & les démarches de

cette Demoiſelle flattoient beaucoup ſa paſſion, il lui fit cette réponſe.

Je ſuis mon aimable Reine, infiniment touché de vôtre amour & de la preuve que vous voulez bien m'en donner par la reſolution que vous avez priſe. Maitreſſe ſouveraine de mon cœur, vous pouvez diſpoſer avec empire de tout le reſte. Tout ce qui eſt en mon pouvoir ne démentira jamais l'excès de ma paſſion.

A l'heure marquée le Comte de Lancaſtel conduiſit Mademoiſelle d'Epre dans la Communauté qu'elle avoit choiſie, où il fallut lui fonder un ménage. Il la meu-

bla fort joliment, & lui donna tout l'argent qu'elle voulut.

Sur le soir Lancastel fut trouver son ami chez la Comtesse de Pavie; il le tira en particulier pour lui faire part de la retraite de Mademoiselle d'Epre & de ce qu'il avoit fait pour elle. Fourpré lui conseilla de ne point signaler son amour par trop de dépense, & de retrancher l'inutile & le superflus. Ce n'est pas être sage, lui dit-il, que de n'avoir pas un peu de défiance, quand on aime une fille que vous traitez vous même de coquette; & il faut au moins n'être redressé que d'une certaine façon. Après s'être entretenus assez long-tems

il ſe ſeparerent.

Le Marquis de Fourpré rentra, & fut s'aſſeoir auprès de la Comteſſe qui joüoit, & qui s'ennuïoit déjà de ne le point voir. Pour le fixer elle le pria de tenir ſon jeu. Apeine lui avoit elle remis ſes cartes, qu'elle fut obligée de paſſer dans ſon cabinet, où l'Abbé Rinocero venoit d'entrer, pour lui faire voir une petite phiole qu'il lui apportoit. Elle étoit à demi pleine d'une liqueur mélangée d'une maniere fort bizarre. Cette mixtion noirâtre & tachetée de roux reſſembloit mieux à un philtre, ou à du poiſon, qu'à une matiere précieuſe. Auſſi-tôt que la Comteſſe

l'eût vûë, elle pouſſa un ſi grand cri qui marquoit ſon contentement & ſa ſurpriſe, que Fourpré confia ſon jeu pour un moment à un Gentilhomme qui étoit auprès de lui, pour aller ſavoir la cauſe d'une ſi écclatante marque d'un heureux événement.

Il trouva ces deux perſonnes ſi tranſportées de joie, & ſi fort attachées à conſiderer avec admiration cette phiole, qu'il ne pouvoit les faire parler pour être éclaireir du ſujet de leur étonnement. Enfin l'Abbé prenant la parole : Monſieur, lui dit-il, je ſçai que vous n'êtes pas ſuſpect ; je vous avouerai donc que c'en eſt

fait, & que nous ſommes aſſurez de la choſe : la matiére eſt dans ſon point de perfection : nous en ſommes à la derniere couleur : il ne faut plus qu'une cohobation, & cette matiére ſublimée au feu de reverbere, nous avons de l'or pur. Oüi mon cher Fourpré, lui dit alors la Comteſſe ſe jettant à ſon cou, je vous l'avois promis, je ſuis de parole. Tenez, regardez cette phiole : voïez, voïez & ne diſputez plus : voilà ce qui s'appelle une fortune achevée.

Quoique Fourpré fût déja prevenu ſur la folie de la Comteſſe par les diſcours qu'il lui avoit oüi tenir au ſujet de la pierre Philoſo-

phale ; il fut pourtant ſi ſurpris de l'excès de ſon extravagance & de l'illuſion où il la voyoit ; qu'il ne pût s'empêcher de lui dire biendes veritez deſagreables : & ſur tout il bruſqua l'Abbé avec ſi peu de ménagement ; qu'il le traita d'impoſteur, de malheureux, de fourbe qui abuſoit de la credulité d'une femme pour la tromper, lui excroquer ſon argent, & la reduire à la mandicité. La Comteſſe moins ſenſible à tout ce que Fourpré lui avoit dit, qu'à ce qu'il avoit reproché à cet artiſte du grand œuvre, faiſoit mille excuſes à l'Abbé pour reparer les duretez qu'il venoit d'entendre : mais elle

eut beau faire, il ſortit extrémement choqué des ſoupçons que ces reproches pouvoient faire naître ſur ſa ſcience & ſur ſa probité.

La Comteſſe, allarmée de ce qui venoit de ſe paſſer, n'étoit point à elle même. La crainte qu'elle avoit, que l'Abbé ne ſe vangeât par quelque negligence au grand œuvre où elle l'emploïoit, la mettoit dans une inquietude mortelle. Cette fortune immenſe qu'elle ſe promettoit, & à laquelle elle croïoit déjà toucher, s'évanouiſſoit tout d'un coup, ſi le chymiſte offenſé venoit à ſe dépiter. Elle s'imagina auſſi

que Fourpré ceſſeroit de l'aimer, dès qu'il la verroit ſans eſperance de pouvoir reparer le triſte état où la manie de ſouffler l'avoit reduite ; car pour vouloir changer le plomb en or, elle n'avoit preſque plus en or de quoi acheter du plomb. Ces craintes qui n'étoient pas legeres broüilloient très fort ſa cervelle & la jettoient dans un trouble horrible dont Fourpré eût pitié.

Pour remettre un peu ſon eſprit, il s'approcha d'elle & lui dit à l'oreille. Etes vous encore fachée, cela ne vous ſied pas : faiſons la paix, & ſoufflez tant que vous voudrez ; mais aimez moi toû-

jours. Au reſte raſſurez vous ſur vôtre chymiſte. Quand on fournit aux appointemens comme vous faites, un ſouffleur ne s'offenſe de rien. Il perdroit trop à ne pas vous faire chercher long-tems ce qu'il ne trouvera jamais. Ces paroles d'un amant cheri la calmerent & lui rendirent ſa tranquilité naturelle. Ils ſe quitterent bons amis; Fourpré content d'avoir dit ſa penſée à la Dame & elle ſatisfaite de pouvoir eſperer de faire de l'or, ſans perdre ſon amant.

Nos deux amis étoient impatiens de ſe revoir pour ſe faire part à loiſir de leurs avantures. Le Marquis de Fourpré fut trouver le

lendemain d'assez bon matin le Comte de Lancastel. Ah ! mon ami, dit Lancastel à Fourpré, dès qu'il le vit entrer dans sa chambre, tu viens à propos; je vais t'apprendre une nouvelle qui te fera plaisir. Mademoiselle d'Epre doit se trouver un de ces jours aux petits Peres ; elle doit amener avec elle une pensionnaire qu'elle connoissoit, avant que d'entrer dans la Communauté où elle est, elles monteront dans mon carosse & nous irons passer la journée à Vincennes. Tu en seras mon ami ; tu feras la partie quarrée, & nous nous réjoüirons parfaitement.

Fourpré aïant témoigné, qu'il

étoit charmé de cette partie, demanda à Lancaſtel comme il en étoit avec Mademoiſelle d'Epre depuis ſa retraite. J'en ſuis amoureux à la folie, lui répondit il; mais la friponne fait la cruelle. Je me fachai hier contre elle; & je ſerois bien tôt las de ſoupirer, ſi elle continuoit à faire la ſevere; car je ne trouve une femme jolie, qu'autant qu'elle eſt traitable. Quoi, ajouta-t'il avec feu, tandis que les femmes d'aujourd'hui ont retranché tous ces preludes fatigans de l'amour qui uſoient toute une paſſion : Tandis que dans nôtre ſiecle l'amour a trouvé le ſecret de la promptitude; & que le mouve-

ment des cœurs eſt ſi rapide, que ſe voir, s'aimer & être heureux ſont ſi inſeparables, que ſouvent un même moment unit ces trois choſes enſemble, je ſerois le ſeul qui irois à pas comptez ; parce qu'il plairoit à Mademoiſelle d'Epre, avec moins de raiſon qu'une autre, de faire la ſucrée. Non, je ne ſaurois être complaiſant ſi long-tems : je ne ſuis pas fait pour mentir toute ma vie ; & ſi cela ne finit bien tôt, ma foi je prendrai parti ailleurs, quand je devrois perdre mes avances.

La conſtance eſt pourtant la pierre de touche de l'amour repartit Fourpré d'un ton de plaiſanterie

terie. Qu'il fait beau voir un Amant pleurer, gemir, ſoupirer, s'abaiſſer aux genoux de ſa belle, s'épuiſer en proteſtations d'un éternel amour, diſtiller ſa cervelle en billets doux, ſe ruiner en préſens, & pour recompenſe être païé d'un regard favorable ! Ah ! que vous ſerez un joli homme, ſi après tout ce que vous avez fait vous n'obtenez rien ! je rirois de bon cœur de vôtre foibleſſe. Pour moi, ajoûta-t'il, je ſuis ſur un autre pied avec la Comteſſe ; & ſi je me plains d'elle, c'eſt moins de ſes rigueurs que de ſes folies. Elle a le timbre felé ; elle veut trouver la pierre Philoſophale par l'entre-

miſe de l'Abbé Rinocero, qui lui a mis cette extravagance dans la tête pour ſe dédommager d'une mauvaiſe fortune qui le ſuit par tout; mais je crois que le charbon, que la Comteſſe fournit, fait boüillir ſon pot plûtôt que ſon creuſet; & que le ſecret, qu'il a trouvé, eſt de changer l'argent de cette Dame en nourriture, & non pas le plomb en or. Il lui raconta alors la ſcene qu'il avoit euë avec la Comteſſe & le chymiſte; lui avoüant néanmoins qu'il étoit veritablement faché, qu'elle eût doné dans cette manie; mais qu'il aimoit encore mieux la voir folle que changeante; qu'il avoit même là

conſolation d'être perſuadé qu'elle penſoit à lui dans ſon entrepriſe.

Comme Fourpré achevoit ces paroles, le Laquais de Mademoiſelle d'Epre entra, qui preſenta à Lancaſtel un billet de la part de ſa maîtreſſe. Il ne l'eût pas plûtôt lû, qu'il fut à ſa caſſette chercher une petite boëte qu'il cacheta, & qu'il donna enſuite au Laquais avec la réponſe au billet.

Fourpré, qui craignoit que la partie de Vincennes ne fût peut-être rompuë, lui dit : eh bien ! qu'elle nouvelle ? ferons nous la partie dont vous m'avez parlé ? oüi ſans faute, repondit le Comte ; mais

il faut que je vous découvre le myſtere du billet que je viens de recevoir. Vous ſavez que le vieux Financier s'obſtine à vouloir épouſer Mademoiſelle d'Epre, il la preſſe ſur ce mariage autant qu'il peut, & pour lui marquer ſon amour & ſon empreſſement, il commence par des preſens conſidérables. Elle, par bienveillance pour moi, & voulant me faire plaiſir dans cette occaſion, m'envoïe demander mon diamant, pour le lui faire acheter le double de ce qu'il vaut.

Elle a raiſon, lui répondit le Marquis, il eſt des plus beaux que j'aye vû : mais contez vous le

vendre par cette voïe? Oüi aſſurément, reprit le Comte. Et moi, lui repartit le Marquis, je vous dis que vous avez commencé par le donner, vous ne l'avez plus, & je crains fort que vous ne le revoïez jamais. Irez vous prendre de l'argent de la main d'une maîtreſſe; ou pour mieux dire une fille du caractere de Mademoiſelle d'Epre s'aviſera-t'elle de vouloir rendre à un Amant un argent dont elle ſe trouve nantie. Ah! mon ami vous en êtes la dupe. Vous faites un jugement temeraire, lui répondit le Comte, & vous ſerez plus trompé que moi. Je le ſouhaite, repliqua le Marquis; mais

j'en doute fort. Il sortit peu après pour se rendre chez la Comtesse de Pavie.

Le Comte de Lancastel fit réflexion à ce que venoit de lui dire son ami ; il commença de s'inquieter pour son diamant qui étoit de prix, & voulant se rassurer il fut pour voir Mademoiselle d'Epre. On lui dit qu'elle étoit indisposée, & comme dans cette Communauté on ne permettoit pas aux hommes d'entrer dans les chambres, il fallut s'en retourner sans l'avoir vûë. Cette indisposition lui parut être concertée & de commande ; & il ne douta presque plus que son diamant ne fut fort

égaré. En entrant le ſoir chez lui, il trouva un billet de Mademoiſelle d'Epre qui ne contenoit que ce peu de lignes.

J'ai le diamant & l'argent, & ſi je me flatte, mon cher Comte, de n'avoir rien à vous. Le diamant m'a été donné, & l'argent eſt une choſe que je vous demande. Je crois l'un auſſi aſſuré que l'autre; puiſque nos cœurs n'ont qu'une même volonté.

Le Comte de Lancaſtel eût bien de la peine à trouver ce billet agreable. Il fit long-tems diſputer ſon interêt contre ſa paſſion; mais épris d'un amour, qui lui faiſoit enviſager de près les plaiſirs les

plus ſenſibles, reſolut de ſacrifier cet argent à ſa tendreſſe, & de perdre ſon diamant de bonne grace.

Il fut le lendemain chez Mademoiſelle d'Epre : il la trouva d'un enjoûement, d'un parure & d'une ſanté à faire plaiſir. Elle pour lui ôter toute idée de ſon diamant, ou tout au moins pour le lui faire moins regretter, s'attacha avec art à flatter ſa paſſion de toute façon & ſur tout de l'eſpoir de le rendre au plûtôt heureux. Quelque ſenſible que fut le Comte aux manieres & aux diſcours de Mademoiſelle d'Epre, il ne pouvoit s'empêcher de regarder avec admiration

miration une fort belle & très jeune perſonne qui étoit au même parloir avec ſon Directeur, & qui ſous un air negligé & un habillement modeſte laiſſoit voir un des plus jolis viſage que la nature pût former. Le Comte demanda qui elle étoit à Mademoiſelle d'Epre : elle lui dit, c'eſt mon amie, celle qui ſera de nôtre partie de Vincennes.

Le Comte marqua beaucoup d'empreſſement pour cette partie. Il avertit Mademoiſelle d'Epre que Fourpré en devoit être. J'en ſuis fort aiſe, repondit elle; il ne ſera pas fâché de tenir compagnie à ma belle amie. Ne la differons

donc pas d'avantage, lui dit-il : Eh ! bien je veux vous contenter, repartit elle ; ce ſera pour après demain. Nous nous rendrons ſur les huit heures du matin dans l'Egliſe des petits Peres, où vous viendrez nous joindre. Il la conjura pluſieurs fois de ne pas manquer au rendez-vous, ce qu'elle lui promit.

Lancaſtel n'eût pas plûtôt quitté Mademoiſelle d'Epre qu'il ſe trouva fort embaraſſé. La Demoiſelle à Directeur lui paroiſſoit par plus d'un endroit preferable à Mademoiſelle d'Epre, & il commençoit à voir d'un œil jaloux, qu'elle étoit deſtinée pour ſon

ami. Il auroit volontiers troqué pour ſa maîtreſſe ; mais comment ſatisfaire à ſon envie, ſans choquer la bienſeance ? Il n'étoit pas naturel qu'il pût ſe partager dans cette occaſion. Son nouvel amour lui faiſoit imaginer différens expédiens : mais tout ce qu'il reſolut de plus favorable fut de prevenir ſon ami & de lui faire connoître le penchant qu'il ſentoit pour l'aimable perſonne qui devoit accompagner Mademoiſelle d'Epre ; afin qu'inſtruit de ſes ſentimens avant qu'il eût vû cette belle, il pût s'aſſurer qu'il éviteroit d'en être touché, & de païer à ſes charmes le juſte tribut qu'ils de-

voient naturellement s'attirer.

Le jour du rendez-vous le Marquis de Fourpré fut de très bonne heure chez le Comte de Lancastel qu'il trouva encore au lit. Le Marquis d'un air enjoüé & badin qui ne lui étoit pas toûjours ordinaire se mit à plaisanter sur la paresse du Comte. Faut-il, qu'un homme amoureux, lui dit-il, se leve à l'heure qu'il est? Croïez-vous qu'une maîtresse vous pardonne l'air assoupi que vous aura laissé un si long sommeil ? La vivacité est inséparable de l'amour, & Venus défend le repos aux Amans. Il ne seroit pas surprenant de me voir paresseux, moi qui n'ai plus qu'une

tendreſſe malade : mais vous qui vous attendez aujourd'hui à une grande fortune de plaiſirs, vous me ſcandaliſez terriblement par tant de nonchalance. A quoi penſez vous d'en uſer ainſi ? A vous faire une priere, repondit le Comte, c'eſt de m'aſſurer de vôtre indiference pour une perſonne que j'aime ; & de ma haine auſſi, reprit le Marquis avec chaleur, croïant qu'il vouloit lui parler de Mademoiſelle d'Epre : mais Lancaſtel s'étant expliqué, Fourpré reçût cette priére un peu plus froidement. Il répondit néanmoins, qu'il feroit tout ce qu'il voudroit, que c'étoit aſſez pour lui de ſça-

voir qu'il viſoit au cœur de cette perſonne, pour qu'il n'eût pas à craindre qu'il devint ſon rival; & que, fut elle belle comme Venus il la verroit indiferemment.

Le Comte ravi du ſuccès de ſa confidence, & raſſuré de ſes fraïeurs ſe hâta de ſe faire habiller pour aller à l'Egliſe où étoit le rendez-vous. Nos Cavaliers y trouverent les deux perſonnes, qu'ils y cherchoient; & elles ſortirent dès qu'elles les eûrent apperçûs. Mademoiſelle d'Epre étoit fort parée & infiniment brillante; & Zulie (car c'eſt ainſi que s'apelloit ſa belle compagne) étoit fort proprement miſe; mais ſi

modeſtement & avec ſi peu d'artifice que ſa beauté toute naturelle n'inſpiroit pas moins de reſpect que d'amour. Le Comte ne pût s'empêcher de jetter ſur elle ſes premiers regards : Mademoiſelle d'Epre s'en apperçût, & le lui reprocha aigrement.

Le Marquis de ſon côté embarraſſé par la vûë des charmes de Zulie & par la parole qu'il avoit donnée à ſon ami, avoit beau détourner ſes yeux pour tâcher de tenir ſa promeſſe ; ſon cœur fut infidelle à ſon amitié ; & malgré la jalouſie & l'attention du Comte il offrit ſes vœux à Zulie avant même de lui avoir parlé.

Mademoiſelle d'Epre aïant fait entendre à nos heros à bonne fortune qu'elles avoient quelques petites emplettes à faire chez les Marchands, on fit dire au cocher de deſcendre dans la ruë Saint Honoré, où elles acheterent pluſieurs bagatelles ; Mademoiſelle d'Epre fit païer au Comte ce qu'elle prit pour elle. Nos Cavaliers s'obſtinerent beaucoup à faire la même galanterie à Zulie ; elle ne voulut jamais le permettre.

Quand on fut remonté en caroſſe, Zulie parut ſupriſe d'une certaine émotion qu'elle remarquoit ſur le viſage des perſonnes avec qui elle étoit, & du ſilence

qu'on gardoit comme ſi on n'eût oſé paler. Comme elle avoit l'eſprit fort gai, elle s'adreſſa à Mademoiſelle d'Epre : je ne comprens pas, lui-dit elle, comment on peut être en ſi bonne compagnie & être tous muets comme nous ſommes. Quel plaiſir peut avoir la ſocieté ſans la parole. Vraiment, pourſuivit elle en riant, les ſtatuës me feroient des hommes, ſi les hommes ne parloient pas plus que des ſtatuës, & je ne ferois aucune differerence des figures de marbre de Verſailles d'avec les aimables cavaliers que nous avons ici.

A ce reproche le Comte prit le premier la parole, & d'un air qui

faiſoit voir ſon embarras il lui-dit, le ſilence, Mademoiſelle, peut être ordinaire où vous êtes ; & quand on a tant à admirer, on peut bien ne guére parler. Il n'oſa s'expliquer davantage, les regards foudroïans que lançoit ſur lui ſa maîtreſſe mettoient obſtacle à pouvoit faire éclater tout ce qu'il ſentoit pour Zulie. Le Marquis n'oſoit de même faire paroître ſes ſentimens. La vûë de ſon ami à qui il avoit tout promis, le rendoit interdit. L'amour livroit un rude combat à l'amitié ; il crût pouvoir les allier enſemble en ne donnant que des loüanges à Zulie, & en ne lui découvrant ſa paſſion que

par des regards & quelques ſoupirs; à quoi elle ne faiſoit pas beaucoup d'attention, uniquement préoccupée des mouvemens de gêne & de contrainte qu'elle obſervoit en ceux avec qui elle étoit.

Comme Zulie ne ſçavoit rien de la partie qui avoit été concertée, & qu'elle croïoit que Mademoiſelle d'Epre la menoit dîner chez une Dame de ſes parentes, ainſi qu'elle le lui avoit propoſé, elle fut tout d'un coup ſurpriſe de ſe voir hors des barrieres de Paris, & en pleine campagne. Elle demanda avec beaucoup de trouble où l'on étoit, & où l'on alloit. Mademoiſelle d'Epre qui n'avoit

preſque pas encore ouvert la bouche; que tu ès ſotte, lui dit-elle, de quoi t'inquiétes tu? As tu peur avec moi? Nous irons une autre fois chez ma parente: nous allons voir le Château de Vincennes, que nous n'avons pas encore vû ni les uns, ni les autres; ces Meſſieurs nous y donnerons à dîner.

A ce diſcours Zulie extrêmement effraïée, Meſſieurs, leur dit-elle les larmes aux yeux, je vous crois trop honnêtes gens, pour vouloir me refuſer de me ramener dans ma Communauté, ou du moins juſques dans la premiére maiſon dans la Ville, où je pourrai envoïer chercher un Fiacre pour

m'y mener. Mademoiſelle d'Epre a abuſé de ma ſimplicité. Etant de Province, & ne connoiſſant abſolument point Paris, je la priai ces jours paſſez de vouloir m'accompagner chez les Marchands, où j'avois, comme vous avez vû, quelques emplettes à faire; elle me témoigna qu'elle le feroit avec plaiſir, & qu'elle avoit à ſortir pour le même ſujet. Je lui dis de prendre ſon jour. Hier elle m'avertit que ce ſeroit aujourd'hui, & que nous irions dîner chez une de ſes parentes. M'aïant fait entendre qu'elle avoit quelque repugnance à aller dans un Fiacre, j'ai conſenti à renvoïer celui que

j'avois pris, & à monter dans ce caroſſe : mais croïez, je vous en conjure, que je ne ſuis pas fille à faire une partie à Vincennes avec de jeunes Meſſieurs, quoique je ſois très perſuadée de vôtre politeſſe & de vôtre honnêteté : ainſi je vous ſupplie au nom de Dieu de m'accorder ce que des gens bien nez, comme je vous crois, ne peuvent me refuſer.

Mademoiſelle d'Epre riant de ſon trouble & de ſes larmes la traite de niaiſe & de folle, & tâche envain de la raſſurer par pluſieurs mauvaiſes raiſons qu'elle lui allegue. Envain le Comte & le Marquis lui proteſtent tour à tour avec

ſerment qu'elle n'a rien à craindre & qu'ils ont pour elle tout le reſpect qui eſt dû à ſa beauté & à ſa vertu ; rien n'eſt capable de la calmer, & voïant que le caroſſe avançoit toûjours, elle ſe leve pour ouvrir elle-même la portiére ; lorſqu'un cahot la faiſant tomber à la renverſe, elle va donner de la tête dans la glace oppoſée à la portiére qu'elle vouloit ouvrir.

Jamais rien ne fut plus triſte à voir que l'accident arrivé à Zulie. En un moment ſon viſage fut tout en ſang. Son col pris au milieu de la glace y étoit retenu par cent morceaux pointus de cette glace, qu'il fallut achever de rompre

pour pouvoir en retirer sa tête ; ce qui ne se pût faire sans quelque nouvelle blessure : & pour comble de malheur il étoit arrivé qu'un de ces morceaux lui avoit coupé en partie la vaine du col, qu'on appelle la jugulaire.

Zulie tombe évanoüie à la vûë de son sang qui couloit avec abondance tout le long de son corps. Elle étoit dans un danger trop pressant, pour qu'on ne songea pas à retourner à la Ville à toute bride. Et comme dans le carosse on tâchoit de la secourir & qu'il falloit absolument la soutenir, ils étoient tous si fort couverts de sang, qu'il sembloit qu'ils s'étoient entrebattus

tus, & que chacun y avoit été cruellement bleſſé.

On la mene chez le premier Chirurgien que le haſard fit rencontrer, qui heureuſement ſe trouva honnête homme & très habile en ſa profeſſion. Il commença par ôter les morceaux de verre qui étoient entrez dans les chairs; après il s'attacha à arrêter le ſang de la veine coupée, à quoi il reuſſit en appliquant des compreſſes trempées dans une eau ſtyptique qu'il avoit nouvellement faite, & qui étoit merveilleuſe. Enſuite il panſa les plaïes qu'elle avoit au col, au viſage & à la tête.

Cependant Zulie ne donnoit autre ſigne de vie que celui du battement du pouls & de la reſpiration. Le Chirurgien ne la croïant pas en état à pouvoir être tranſportée par la grande perte de ſang qu'elle avoit faite, & par la crainte qu'il avoit que la veine ne ſe rouvrit, dit à ſa femme & à deux grandes filles qu'il avoit, de préparer au plûtôt un lit, afin qu'on pût la coucher. Les deux filles couchoient dans deux lits diferens dans une même chambre. La mere & une des filles ſe hâterent d'en préparer un pour Zulie, tandis que l'autre & Mademoiſelle d'Epre la deshabillerent.

Un quart d'heure après qu'elle eût été couchée, elle commença à ouvrir les yeux ; elle regarda quelque tems de tous côtés ; elle demanda peu après avec une voix éteinte où elle étoit: on le lui dit, & l'état où elle ſe trouvoit ; elle pouſſa un grand ſoupir. Aïant apperçû le Comte & le Marquis qui étoient entrez dans la chambre, elle leur fit dire par la femme du Chirurgien, qu'elle les prioit très fort de ſe retirer. Elle fit tout bas le même compliment à Mademoiſelle d'Epre, qui s'étoit approchée & qui lui témoignoit compatir beaucoup à ſon malheur. Mademoiſelle d'Epre avoit quelque honte de l'a-

bandonner dans l'état où elle la voïoit : mais comme on remarqua que ſa preſence inquiétoit extrêmement la malade, les Demoiſelles de la maiſon la porterent à s'en aller, la priant de n'être point en peine pour ſon amie, pouvant très ſurement compter qu'elles en auroient tout le ſoin imaginable.

Mademoiſelle d'Epre ſe déterminant à ſortir, fut fort étonnée de ne plus trouver le Comte, ni le Marquis. Comme ils avoient crû qu'elle reſteroit auprès de Zulie, ils étoient remontez en caroſſe après le compliment qu'on leur avoit fait faire. Elle fut donc obligée d'envoïer chercher un Fiacre,

& ſe fit conduire chez une Dame de ſa connoiſſance qui logeoit dans ce voiſinage, où elle paſſa le reſte de la journée. Le ſoir avant que de ſe rendre à la Communauté elle ſe fit mener chez le Chirurgien pour avoir des nouvelles de Zulie, & la voir un moment. La malade qui avoit prévû qu'elle pourroit peut être revenir, avoit prié inſtamment qu'on lui refuſât l'entrée. On lui dit d'abord poliment que Zulie repoſoit & qu'elle n'étoit point viſible : mais comme elle s'obſtina à vouloir lui parler, on fut obligé de la repouſſer, & de ne lui point cacher, qu'abſolument elle ne pouvoit la

voir, & que Zulie leur avoit défendu de la laiſſer entrer. Quoiqu'elle eût dû ſe rendre juſtice, elle ſe retira extrémement piquée.

Il n'eſt pas concevable dans quel excès de foibleſſe & d'épuiſement ſe trouvoit Zulie par la quantité de ſang qu'elle avoit perdu; mais comme le Chirurgien, chez qui elle étoit, n'oublioit rien pour réparer ſes forces, & que ſa femme, & ſur tout ſes filles en avoient un ſoin infini, elle fut en état dans peu de jours d'être tranſportée dans ſa Communauté; aïant conſervé depuis pour les filles de ce Chirurgien une tendre amitié qui dure encore.

Cependant la Superieure de la Communauté vint voir Zulie le lendemain de ſon malheur. Cette fille lui raconta avec beaucoup de naïveté le tour que Mademoiſelle d'Epre lui avoit voulu joüer.

La Superieure craignant que cette hiſtoire, qui avoit déjà éclaté, ne décriât ſa maiſon, ne difera point à ſon retour de dire à Mademoiſelle d'Epre qu'elle ne pouvoit plus la garder, & qu'après l'action qu'elle avoit faite, dont elle lui fit des reproches très vifs, elle étoit forcée de la mettre déhors. Mademoiſelle d'Epre lui repondit avec beaucoup de hauteur, ſans daigner s'excuſer, & ſortit ſur le

champ pour se retirer chez sa Mere où elle demeura assez long-tems cachée afin de laisser calmer le bruit de tout Paris sur sa conduite déreglée, & sur la noirceur de cette derniere action qui lui faisoit tant de tort.

Le Comte de Lancastel & le Marquis de Fourpré étoient au déseſpoir de ce qui étoit arrivé. Quoiqu'ils ne fussent que la cause éloignée & très innocente du malheur de Zulie, ils avoient à se reprocher de ne lui avoir pas obeï aussi-tôt qu'elle avoit demandé de la ramener dans la Ville. Ils savoient qu'on parloit diferemment de cette avanture, & que

plusieurs

pluſieurs, auprès de qui ils ne pouvoient ſe juſtifier, en racontant au vrai, comment la choſe s'étoit paſſée, les accuſoient d'une méchanceté dont ils n'étoient point capables. Ils ſentoient d'ailleurs parfaitement, combien il eſt déſagréable d'être obligé de ſe diſculper; quand le Public prévenu par un bruit, qui s'eſt d'abord répandu, donne ſa compaſſion au malheur d'une perſonne vertueuſe, & tourne toute ſon indignation contre ceux qu'il regarde comme coupables.

Dans le chagrin où ces réflexions les jettoient, ils étoient hors d'eux mêmes; ils maudiſſoient

mille fois l'amour & le moment où ils avoient connu Mademoiselle d'Epre. Le Comte sur tout conçût tant d'horreur pour cette fille si indigne de son attachement, que son amour changé en une aversion mortelle, il ne voulut plus la voir ni en entendre parler. Il lui fit dire néanmoins qu'il vouloit absolument avoir son diamant ou l'argent. Le Financier qui visoit à l'épouser renonçant pour toûjours à son cœur & à sa main, voulut aussi ravoir l'un ou l'autre : elle rendit tous les deux sans beaucoup de difficulté pour ne donner pas lieu à être timpanisée davantage.

Elle ſe vit ſi fort décriée, que n'oſant plus ſe montrer, elle ſe détermina peu après à aller courir le monde, où elle fournit une abondante matiére à la chronique ſcandaleuſe; & fait voir juſqu'à quel excès de débauche peut ſe porter une fille, lorſque née avec des inclinations perverſes, elle eſt nourrie dans le vice, par les exemples & les conſeils d'une Mere, qui lui apprend à ſe faire un métier lucratif du crime & du deshonneur.

Lancaſtel & Fourpré prirent après cette avanture la réſolution de s'en rétourner dans leur Province: mais auparavant ils vou-

lurent voir Roüen & Orleans. Ils ſe firent un plan de voyage pour voir dans cette tournée comme en chemin faiſant, les diferentes Maiſons Royales, & autres lieux curieux qui ſont au tour de Paris. Lancaſtel ſe rappellant tous les charmes de Mademoiſelle de S^te^ Roſe, l'amour & la fidelité qu'il lui avoit jurée, ſe reprocha ſincerement d'avoir pû être ſenſible pour quelque autre objet que pour elle; & toute ſa paſſion ſe reveillant; il lui écrivit une lettre pleine de tendreſſe, l'aſſurant d'un prompt retour, & du deſir violent qu'il avoit de la revoir, & de s'unir avec elle.

Le Marquis de Fourpré avoit paſſé pluſieurs jours ſans voir la

Comteſſe de Pavie. Avant de partir pour le petit voyage qui venoit d'être concerté, il fut chez elle, après avoir imaginé pluſieurs prétextes pour excuſer ſon abſence. Il la trouva ſeule, plongée dans une profonde triſteſſe, & ſa préſence ſembla augmenter ſon chagrin. Il vit bien qu'elle étoit piquée contre lui ; elle l'étoit en effet. Elle avoit ſçû le détail de la partie de Vincennes, & comme elle prenoit plus d'intetêt que perſonne aux intrigues du Marquis, ſa jalouſie le lui faiſoit trouver plus coupable.

Elle le reçût d'abord avec un ſérieux aſſommant; peu après elle

éclata en reproches. Il ne répondit rien aux premiers traits de sa vivacité, & attendit pour se justifier que l'impétuosité de sa fureur fût calmée : Il n'oublia rien ensuite pour se disculper, & comme on ne craint rien tant que de ne pas trouver innocent un Amant aimé, elle le crût moins coupable ; & rassurée par les protestations qu'il lui fit de l'aimer toûjours constamment, ils se raccommoderent.

Ce racommodement donna quelques instans de joïe à la Comtesse ; mais il ne pût si bien dissiper un fond extraordinaire de mélancolie qu'elle avoit, & qui paroiſ-

ſoit davantage par les éforts qu'elle ſe faiſoit pour la cacher. Fourpré s'en aperçût, & la pria inſtamment de lui en apprendre le ſujet. Elle s'en défendit d'abord ; mais comme il redoubla ſes inſtances pour le ſçavoir, elle lui dit enfin en ſoupirant. Helas ! Mon cher Marquis, vous avïez bien raiſon de traiter comme vous fites ce fripon de Chymiſte. Ah ! le chien d'Abbé qui l'auroit penſé ? Non il n'eſt pas ſous le Ciel un plus averé coquin. Je n'en ai jamais douté, repondit le Marquis, en l'interrompant : il vous a attrapée, n'eſt ce pas, & s'eſt moqué de vous ? Deviez-vous vous attendre à au-

tre choſe ? De grace écoutez, reprit la Comteſſe, juſqu'à quel point ce fourbe a pouſſé l'impoſture.

Après la ſcene que vous aviez euë avec lui, & les injures dont vous l'aviez chargé, il ne ſe rebuta point ; il me dit au contraire que pour vous donner bien-tôt un inſigne démenti, il alloit travailler jour & nuit & preſſer le plus qu'il pourroit l'ouvrage. Il me venoit voir tous les jours & prenoit le tems qu'il ſavoit qu'il ne pourroit vous rencontrer chez moi, & il me montroit chaque fois les nouveaux progrès qu'il avoit fait.

Il y a aujourd'hui huit jours qu'il vint avec un air triomphant. Eh ! bien Madame, me dit-il, je viens vous faire juger par vos yeux, ſi je ſuis un impoſteur ; & ſi j'ai ſçû trouver le ſecret de la Pierre Philoſophale, que depuis tant de ſiecles les plus grands hommes ont regardé comme une chimere. Alors tirant de deſſous ſon manteau un grand creuſet fait en forme d'écuelle, qu'il nomma une coupelle, & ayant du fond de ce creuſet verſé ſur la table une quantité d'une poudre noirâtre, ſablonеuſe & fort peſante, il me dit, n'eſt-ce point là la poudre de projection, que vous m'avez vûë

travailler, & dont je vous ai montré les differens états de perfection, où je la reduisois peu à peu? Aïant pris de cette poudre sur ma main & l'aïant considerée avec attention: oüi, lui repondis je, il me paroît que c'est la même. Ç'a, ajoûta-t'il, avec beaucoup d'empressement, faites apporter ce grand fourneau qui est dans vôtre cuisine plein de charbon, & envoïez chercher quatre livres de plomb. Le tout venu, nous nous enfermons seuls dans ma chambre, & aïant allumé un feu très violent dans le fourneau, je veux, me dit-il, en me serrant la main avec beaucoup d'affection, que vous

faſſiez vous même aujourd'hui de l'or, car je ne veux pas y toucher.

Me voïant en état d'obéïr avec une curioſité extrême, il m'ordonne de mettre le plomb dans la coupelle & d'enfoncer entiérement la coupelle dans le feu de la maniere qu'il me montroit; quand le plomb fut bien fondu & que la coupelle fut rouge, il me commande d'y jetter peu à peu cette poudre de projection, & de remuer la matiere fonduë le plus vîte que je pourrois avec une baguette de fer qu'il m'avoit miſe entre les mains. Je ſuois de tout mon corps, & il me ſembloit que ce travail pénible ne me laſſoit

point, tant je me sentois animée par l'espoir qu'il me donnoit. Lorsqu'il vit que les forces commençoient à me manquer & que j'allois succomber, il s'approcha, il regarda, & il me fit discontinuer de remuer. Nous augmentâmes le feu le plus qu'il nous fut possible, & soufflâmes par dessus, afin que la flâme reverbera dans la coupelle. Quand il crut que la matiere avoit le degré de feu qui étoit necessaire, il tira du fourneau la coupelle, pour la laisser refroidir: il me dit de regarder dedans, & j'observai, qu'au milieu des scories qui étoient autour de la coupelle, il y avoit un morceau de matiére

qui en étoit ſeparé, & qu'il me dit être l'or que je venois de faire. A peine me donnai-je la patience d'attendre qu'il fut froid, qu'étant montée en caroſſe avec lui, nous allames chez un Orfevre très riche. Inſtruite par mon Chymiſte je lui demandai, s'il vouloit me compter l'argent de ce lingot. L'Orfévre l'éxamina, l'éprouva plus d'une fois par la pierre de touche, & trouva qu'il étoit d'or fin. L'aïant mis dans ſon trebuchet, il me dit qu'il peſoit huit cents quarante cinq livres dont il me compta la valeur.

A nôtre retour l'Abbé chymiſte s'appliqua à me faire com-

prendre que ſi pour trouver le ſecret de faire de l'or, il avoit dépenſé beaucoup juſqu'ici & travaillé ſi long-tems; c'eſt qu'il n'alloit à lors pour ainſi dire qu'à tâtons, qu'étant ſûr à preſent de ſon fait, le travail ne ſeroit pas long ni la dépenſe conſiderable : mais que comme le charbon l'incommodoit beaucoup, il ne pouvoit y revenir à pluſieurs repriſes, & qu'il vouloit faire ma fortune & la ſienne tout d'un coup. Que pour cela il avoit beſoin ſeulement de dix mille livres; que cette ſomme lui fourniroit, pour faire dans huit jours au plus, aſſez de poudre de projection pour avoir en or en-

viron quatre millions de livres ; & que deux millions, qu'il en reviendroit à chacun, étoit pour un commencement une fortune aſſez raiſonnable.

Je ne pouvois douter qu'il n'eût le merveilleux ſecret de changer le plomb en or, après l'expérience que j'en avois faite moi-même ; & le terme court de huit jours, qu'il ſe preſcrivoit, pour me rendre opulente & riche de deux millions, fit que je me déterminai à mettre tout en uſage, pour lui trouver les dix mille livres qu'il ſouhaitoit. Comme l'argent que j'avois retiré de l'Orfévre, & ce qui me reſtoit de

vaiſſelle d'argent n'en faiſoit qu'une petite partie, ne trouvant plus à emprunter, je vendis tout ce que j'avois de meubles chez moi de quelque valeur, pour achever cette ſomme, que je lui remis avec plus de plaiſir, qu'il ne la reçût.

Je croïois toucher au moment heureux de me délivrer de l'importunité de mes créanciers, de reparer d'une maniére éclatante mes affaires délabrées, & de me voir dans la plus heureuſe ſituation que je pouvois ſouhaiter. Il m'en venoit donner chaque jour des eſperances certaines, & je n'en avois plus que trois à attendre lorſqu'il

lorſqu'il manqua un jour à me venir voir. Craignant que par la fatigue, le grand feu & la force du charbon il ne fût tombé malade, j'envoïai le ſoir chez lui. Helas! jugez quel fut mon deſeſpoir, lorſqu'on me rapporta qu'il étoit parti le matin pour un long voïage à ce qu'il avoit dit, ſans qu'on ſçût pour quel Païs.

La Comteſſe finiſſant ce recit s'abandonna aux larmes & à toute ſa douleur; avoüant au Marquis de Fourpré, que depuis environ quatre ans qu'elle avoit emploïé ce Chymiſte au grand œuvre, elle lui avoit fourni pour plus de cinquante mille écus. Le Marquis

crut qu'il étoit hors de saison de lui faire des reproches sur son avarice qui l'avoit renduë pauvre pour vouloir être trop riche. Touché au contraire de l'état où il la voïoit, il tâcha de la consoler, & de lui faire comprendre qu'elle devoit se faire une raison dans une affaire où il n'y avoit plus de remede. Il se montra compatissant, sincere ami, & fidelle Amant: ce qui ne contribua pas peu à éssuïer ses pleurs, à lui rendre une sorte de tranquillité, & à lui faire former la généreuse resolution de ne plus penser au passé, pour ne songer qu'aux moïens de vivre en repos dans la basse for-

une où elle s'étoit reduite.

Le Marquis ne ſçavoit comment s'y prendre pour lui annoncer le petit voïage qui avoit été réſolu avec ſon ami, prévoïant bien, que ce ſeroit là un nouveau ſujet d'affliction pour elle. Il fallut néanmoins s'y déterminer avant que de la quitter. Elle reçût cette nouvelle avec beaucoup de douleur. Le Marquis eût beau lui repreſenter que ce ne ſeroit qu'un voïage tout au plus d'un mois; elle ſe perſuada dès lors que Fourpré l'abandonnoit, ſans que tout ce qu'il pût lui dire fût capable de le raſſurer le moins du monde.

Le lendemain Lancaſtel &

Fourpré partirent pour leur voïage, où ils ne ſongerent uniquement qu'à contenter leur curioſité. Comme ces deux amis n'avoient rien de caché l'un pour l'autre ; le Marquis aprit d'abord au Comte, qu'il avoit vû le jour précédent la Comteſſe de Pavie, & lui fit part de l'état où il l'avoit trouvée, & du tour que l'Abbé Chimiſte avoit joüé à cette Dame. Aïant beaucoup raiſonné ſur la ruſe dont ce Chimiſte ſe pouvoit être ſervi pour faire du veritable or : ils comprirent que cette poudre, qu'il apelloit poudre de projection, devoit être une veritable poudre d'or mêlée avec de

l'antimoine ; & qu'au lieu de faire de l'or, la Comteſſe n'avoit fait que purifier cette poudre, & la reduire en lingot par le moïen de la coupelle. Ils ne pouvoient décider ce qui devoit ſurprendre davantage, ou la ſimplicité de la Comteſſe, ou la friponnerie du Chymiſte.

Comme le Comte de Lancaſtel n'avoit plus d'intrigue en tête, il n'entretint preſque ſon ami pendant tout ce voïage, que de Mademoiſelle de Sainte Roſe ; tantôt il ſe reprochoit de n'avoir pas toûjours conſervé pour elle cet amour & cette tendreſſe qu'il lui avoit jurée ; & d'avoir pû lui

être infidelle. Quelquefois il ne parloit que du bonheur qu'il ſe promettoit par ſon mariage avec elle, & ne ſoupiroit plus qu'après cet heureux jour. D'autres fois il regrettoit tous les momens qu'il donnoit à la curioſité, & témoignoit tant d'empreſſement de retourner à Paris, pour delà ſe rendre inceſſamment auprès de cette future épouſe, que leur voïage fut beaucoup plus court qu'ils ne l'avoient penſé.

Arrivez à Paris, ils reſolurent de partir dans quatre jours, & ils envoïerent arrêter leurs places à la diligence ; le Marquis de Fourpré qui avoit proteſté à la Com-

teſſe, qu'il l'a reverroit d'abord à ſon retour, fut chez elle pour y paſſer l'après-dinée. Il s'attendoit de la trouver ſeule ſuivant le projet qu'elle avoit formé de mener une vie retirée & tranquille avec le peu de bien que la Chymie lui avoit laiſſé, & on ne peut être plus ſurpris qu'il le fut, d'y rencontrer une nombreuſe troupe de perſonnes choiſies, qui ſe piquoient de bel eſprit; on y parloit un langage nouveau; on n'y apelloit preſque rien par ſon nom & par les mots ordinaires; mais celui-cy ou celle-là brilloit le plus qui ſçavoit mieux ſe rendre inintelligible à force de métaphores,

& de longues circonlocutions ; l'on eût dit que c'étoit plûtôt une confuſe école qui formoit un jargon, qu'une aſſemblée de gens d'eſprit qui diſoient leurs penſées. Ce n'étoit qu'opinions extraordinaires à ſoutenir, que queſtions à décider ſur la nobleſſe des idées ; que problêmes à reſoudre ſur la délicateſſe des ſentimens, ſur la nature de l'amour, ſur la ſenſibilité du cœur, lorſqu'il eſt touché d'une façon toute ſpirituelle ; ſur tout on prêtoit l'oreille avec une attention merveilleuſe à l'Abbé *Camille*, il étaloit avec pompe les fruits d'une longue expérience en fait de galanterie, & ſes déciſions

ciſions, étoient des Arreſts.

Fourpré, homme de raiſon, quoique d'un eſprit ordinaire, étonné du nouveau commerce de la Comteſſe, écoutoit ſans rien dire, & s'ennuïant de ne preſque rien comprendre à des diſcours trop relevez pour lui, il s'endormit, & ne s'éveilla en ſurſaut que lorſque la conférence finie toute l'aſſemblée leva le ſiege & ſortit.

A peine la Comteſſe ſe vit libre & ſeule avec Fourpré, qu'elle l'apoſtropha avec un air de ſéverité. Vraiment Monſieur, lui dit-elle, vous m'avez fait une des plus grandes peines, que j'aïe

jamais eûë de ma vie ; vous dont j'ai toujours parlé d'une maniere à donner de la curioſité ; vous que j'ai fait paſſer pour un eſprit au deſſus du commun, vous venez dormir au milieu d'une aſſemblée de gens du premier mérite ! En verité vous n'y penſez pas ! Vous faites des choſes qui me donnent une confuſion extrême, & je ne ſçaurois vous pardonner ce trait d'un eſprit groſſier, & d'un homme ſans politeſſe.

De grace, Madame, répondit Fourpré en l'interrompant, avant que de vous emporter contre moi, il faut m'inſtruire de vos differentes manieres d'agir,

& m'avertir des métamorphoſes de vôtre fantaiſie ; je ne devine pas, que de la Chymie vous avez paſſé à la Rethorique, qu'aïant ceſſé de ſoufler pour épargner vôtre bourſe, vous avez reſolu de parler Phœbus pour vous épuiſer les poumons. Je ne devine pas non plus, que vous peſiez maintenant les penſées, que vous meſuriez les mots, & qu'il ne me ſoit plus libre chez vous de prendre part à la converſation; puiſque le deſtin, qui y preſide, condamne tous les gens de mon caractere à un ſilence éternel, & à la rude application d'écouter long-tems ſans rien comprendre, pour moi, il

faut alors que je dorme, je vous demande pardon de l'avoir fait chez vous.

Il ne s'agit pas, reprit la Comteſſe, de traiter ceci de bagatelle comme vous faites ; je ne ſuis pas d'humeur à vous voir ternir les belles choſes ſans ſcrupule. Vous devriez admirer le goût nouveau & délicat qui regne ici, me loüer de mon attachement à la belle literature, & m'aplaudir dans la ſenſibilité où je ſuis pour tout ce qui eſt élevé, & qui aproche du ſublime.

Cela ne me ſurprend pas, repartit Fourpré, d'un ton railleur. C'eſt le propre du feu de s'élever,

& je me ſuis bien imaginé, que le feu continuel que la Chymie vous a fait allumer ſi long-tems, vous éleveroit enfin où vous êtes parvenuë; & que vous ne quitteriez pas une premiere erreur, pour une qui fut moindre.

On ne peut plus ſoutenir, répondit la Comteſſe vivement fachée, l'air extravagant que vous avez aujourd'hui : je crois vôtre cervelle broüillée ; car il n'eſt pas poſſible, qu'une raillerie comme celle là puiſſe durer ſi long-tems ſans folie.

Eh ! Madame, repliqua Fourpré, finiſſons, je vous en prie & revenons au ſens commun. Pour-

quoi joüer un mauvais perſonnage? Que voulez-vous faire avec ce génie & cette litterature dont vous vous piquez? Prétendez-vous paſſer pour bel eſprit dans le monde; & de quelle incommodité de la vie cela vous guérira-t'il; ne vous entêtez pas mal à propos; ce n'eſt point par là, que vous reparerez vôtre fortune. L'eſprit rare autrefois eſt devenu vulgaire, & une femme n'eſt guére ſage qui en veut trop faire parade. Le plus beau ſecret de devenir fou, c'eſt de ſe mêler avec les ſciences quand on n'eſt pas né pour elles. Puiſque la pierre Philoſophale ne vous a pas gâté tout à fait l'eſprit,

ne ſouffrez pas que les lettres achevent de vous perdre; n'accordez pas au pedantiſme, ce que n'a pû faire la chymie. Vivez comme une autre femme, & ne vous piquez que de m'aimer toûjours.

Ah! Ciel, s'écria la Comteſſe, aimer! C'eſt à préſent pour moi un terme tout nouveau. Je me figure l'amour ſi diférent de ce que je me l'imaginois, que je ne comprens pas qu'on puiſſe ſe reſoudre à aimer ſelon l'uſage ordinaire. Quand je penſe que les ſens ont part à l'union, que les eſprits forment entr'eux; que le corps peut prétendre à des plaiſirs;

& qu'un Amant peut desirer des faveurs de sa maîtresse : cela me paroît horrible.

Helas ! Madame, répondit Fourpré, que voulez vous dire par cette horreur pour les plaisirs ? Quel mauvais traitement craignez-vous de leur part, pour vous declarer leur ennemie avec tant de chaleur ; & depuis quand êtes vous devenuë rebelle aux humaines inclinations. Une opinion si barbare ne vous durera pas long-tems.

Vous me trouverez toûjours la même, repartit-elle ; j'ai resolu de ne plus aimer que d'une maniere toute spirituelle ; de m'éle-

ver au deſſus de la nature pour n'aimer qu'en eſprit ſans rien accorder aux ſens; & je m'imagine les plaiſirs de l'amour délicieux, quand l'eſprit ſeul les fera naître.

Cette maniére d'aimer ſera nouvelle, repliqua Fourpré, & pour la rendre plus parfaite il vous faut, Madame, former une intelligence avec un de ces eſprits que nous imaginons dans les airs; ils ſeront plus capables de la ſubtilité des mouvemens que vous vous figurez, & d'une delicateſſe plus pure, qu'aucun homme ne pourroit être. Il vous ſera aiſé d'arriver juſqu'au conſeil que je vous donne, en vous attachant à l'é-

tude des Taliſmans. Il eſt des livres qui en parlent beaucoup, & qui vous donneront de grandes lumieres pour contracter un engagement de cette eſpece.

Je ne veux ni Eſprit ni Démon, dit la Comteſſe. Je veux un habile homme, revenu de la bagatelle; qui ait du goût pour les choſes élevées; qui ſoit degagé de la matiére; qui n'accorde rien aux ſens, pour tout donner à l'eſprit & à la raiſon; qui en tendreſſe ait un amour purement ſpéculatif, & qui par l'élevation de ſes penſées, & par la delicateſſe de ſes ſentimens ait conçû de l'horreur, pour tout ce qui s'appelle volupté.

Ma foi, répondit Fourpré, je ſerai bien trompé ſi vous en trouvez de ce genre ; & je gage tout ce que j'ai de materiel contre ce que vous pouvez avoir de ſpirituel, que vous ſerez contrainte d'aimer un Silphe ou un Lutin, ſi vous vous obſtinez à n'aimer que ſelon vos nouvelles idées.

Enfin c'eſt mon affaire, repartit la Comteſſe, & dans l'élevation où je me ſens, j'aimerois encore mieux lier un commerce avec un eſprit, qu'avec un homme qui ne ſeroit pas tel, que je viens de vous le dépeindre.

Fourpré, ne pouvant plus tenir contre ce dernier trait d'une folie

ſans pareille, ſe leva bruſquement. A dieu, Madame, lui dit-il, à force de parler d'eſprit vous me feriés peur, je vai chercher des gens plus humains avec qui je puiſſe être en ſocieté, & y être ſans fraïeur; & ſortit ſur le champ.

Il ſe retira chez lui plein des extravagances de la Comteſſe; & ſe rappellant dans ſon imagination un nombre de défauts, dont il croïoit peu de femmes éxemptes, il ſe trouva à peu près dans la même ſituation, où il étoit auparavant qu'il aima la Comteſſe, c'eſt-à-dire, dans la reſolution de n'être parmi les femmes, que par bien ſéance, ou par occaſion; &

de ſe défendre autant, qu'il pourroit, d'en aimer aucune.

Sur le ſoir il fut voir ſon ami Lancaſtel; il le trouva, qu'il venoit d'écrire à Mademoiſelle de Sainte Roſe, la lettre la plus paſſionnée qu'on puiſſe imaginer, lui donnant avis du jour fixé pour ſon départ, & de celui qu'il comptoit ſans faute d'arriver. Fourpré lui raconta au long tout ce qui s'étoit paſſé chez la Comteſſe. Après avoir bien ri de cette eſpéce ridicule de beaux eſprits qui s'aſſembloient chez elle, & porté compaſſion à ſa nouvelle folie, ils ſe quitterent ſe recommandant l'un à l'autre de ſe tenir prêts pour partir dans trois jours.

Le Comte de Lancaſtel aimoit beaucoup les ſpectacles ; & comme il n'en manquoit guére, il fut le lendemain à la Comédie. On y joüoit une Tragedie qu'il avoit déjà vûë répreſenter : mais ce qui parût nouveau à ſes yeux, fut une Comédienne qui étoit depuis peu à Paris, & qui dans la plus belle parure du monde repreſentoit d'une maniére ſi touchante, que le Comte fut attendri à ſon rôle, & commençoit déjà à l'aimer quand la Tragédie finit.

Il avoit quelque regret de ne la plus voir, lorſqu'elle parut à la petite piéce ſous l'habit d'une païſanne des plus propres. A cette

vûë, il ſentit redoubler les mouvemens de ſon cœur, & ne pouvant ſe refuſer le plaiſir de la connoître, il paſſa derriere le Theâtre. L'aïant abordée, vous m'avez paruë ſi belle, lui dit-il, que je craignois de me tromper; mais je vous trouve de près cent fois encore plus jolie : depuis quand ce nouvel ornement pour ce Theâtre? Depuis quinze jours, reprit la Comédienne. Mon mari étoit de la Troupe de Lyon, il eſt venu ici pour tâcher d'avoir une place qui vaque, & comme je ſçavois le rôle de cette piéce, j'ai joüé pour une Comédienne qui eſt malade. Puiſque vous ſouhaitez repondit

le Comte, d'entrer dans cette Troupe, je connois le Prince qui y peut tout; je me flatte qu'il fera quelque chose pour moi; & je me tiendrai heureux, si je puis vous rendre service.

La jeune Comédienne, qui appréhendoit que son mari n'eût pas la préference sur plusieurs autres qui briguoient la même place, reçût de fort bonne grace les offres du Comte, & fut charmée qu'il lui demanda la permission d'aller chez elle, persuadée qu'elle l'engageroit encore mieux à s'emploïer pour l'établissement auquel elle visoit.

Le Comte se retira si préocupé de

de cette bonne fortune, & ſi plein de ſa nouvelle conquête, qu'il reſolut de diferer ſon départ pour pouvoir aimer cette belle Comédienne, & avoir le tems de lier avec elle une intrigue en forme. Dans cette reſolution il paſſa une très cruelle nuit, agité de mille réflexions qui devoient l'en détourner. Tantôt combattu par ſon amour pour Mademoiſelle de Sainte Roſe, il trouvoit qu'il y avoit de l'indignité de retarder ſon retour, & ſon mariage, uniquement pour lui être infidelle. Tantôt n'imaginant point de prétextes plauſibles pour colorer la prolongation de ſon ſéjour à Paris,

& ne pouvant douter qu'on n'en découvrit bien-tôt le veritable ſujet, il ſe déterminoit à partir : mais peu après l'idée de l'objet, dont il avoit été frapé, reveillant une paſſion d'une nouvelle eſpéce, il ſe figura dans l'amour d'une Comédienne un aſſaiſonnement de plaiſir, qu'on ne trouve point avec une autre femme ; & une intrigue de cette ſorte, qu'il ſçavoit être du goût de bien de gens, fit tant d'impreſſion ſur ſon imagination, qu'il ne balança plus de tout ſacrifier au bonheur d'aimer *Lucine* & d'en être aimé ; c'étoit le nom de cette Comédienne.

La premiere choſe qu'il reſolut fut de faire un myſtere à ſon ami de ſon nouvel amour, & de prendre toutes les précautions pour l'empêcher, s'il étoit poſſible, d'en rien ſoupçonner. Il controuva enſuite quelques prétextes par leſquels il ſe perſuada qu'il pourroit lui faire entendre, que des affaires de famille, qui lui étoient ſurvenuës, l'obligeoient de ſéjourner encore quelque tems à Paris; & penſant avoir aſſez bien ajuſté toute choſe pour pouvoir lui faire une hiſtoire, vraiſemblable de ce qui lui étoit ſurvenu, il fut rendre le lendemain matin une viſite à Lucine, qui s'y attendant, avoit eû ſoin de

mettre en étalage toute ſa parure.

Le Comte la trouva d'une beauté raviſſante, & d'une humeur la plus charmante du monde. Après l'avoir d'abord entretenuë ſur ce qui regardoit la place qu'elle demandoit pour ſon mari, & lui avoir promis de s'y emploïer de tout ſon pouvoir, il lui parla d'amour & de la forte impreſſion que ſes charmes avoient faite ſur ſon cœur. Elle y répondit avec politeſſe, & fit toûjours ſemblant de ne recevoir ſa declaration, que comme un compliment qu'un homme auſſi galant que lui vouloit bien lui faire; affectant en femme ſage & ruſée de ne point

rebuter ni flatter trop ſa paſſion.

Cette retenuë peu ordinaire aux femmes de la profeſſion de Lucine ſervoit infiniment à enflamer le Comte. Il crut qu'elle étoit d'autant plus digne de ſes ſoins, qu'elle méritoit par cet endroit ſon eſtime plus qu'une autre. Elle s'apperçût qu'elle venoit d'irriter par là ſa paſſion; & plus il parut amoureux, plus elle ſe montra reſervée; ſans s'éfaroucher néanmoins de tout ce qu'il lui diſoit, qu'elle prenoit ſur un ton de plaiſanterie. Le mari de Lucine étant entré, la converſation devint plus ſérieuſe; ce qui l'obligea à ſortir.

Le hazard lui fit rencontrer le

Marquis de Fourpré près du Palais Roïal : étant déſcendus de leurs caroſſes, ils y entrerent pour s'y promener un moment. Mon cher ami, dit le Comte au Marquis, je vai vous apprendre une nouvelle qui vous ſurprendra, c'eſt que je ne ſçaurois partir, comme nous l'avions déterminé : Il m'eſt ſurvenu telle & telle choſe ; & lui fait un détail de certaines affaires qui l'obligeoient de reſter, ſuivant l'hiſtoire qu'il avoit préparée.

Le Marquis remarquant, dans ce qu'il lui racontoit, je ne ſçai quoi, qui ne quadroit pas avec ce qu'il pouvoit ſçavoir de ſes affaires, ſe douta d'abord que ce n'étoit

point là le veritable ſujet de ſon retardement, & ſoupçonna bien plûtôt quelque nouvelle intrigue : il fit pourtant ſemblant de croire ce qu'il lui diſoit, & lui répondit fort obligeamment, que cela ne vous faſſe aucune peine ; je n'ai rien qui m'appelle en Province, & nous reſterons ici tant qu'il vous plaira. Ils furent dîner enſemble. L'après midi le Comte, ſous prétexte de ſes nouvelles affaires, quitta le Marquis, qui voulant éclaircir un myſtere qu'il voïoit bien que ſon ami lui cachoit, le fit ſuivre par un de ſes Laquais.

Il apprit qu'il étoit deſcendu

chez une Comédienne depuis peu arrivée à Paris ; qu'il étoit resté avec elle jusqu'à l'heure de la Comédie, où il l'avoit conduite dans son carosse ; & que la Comédie finie, il l'avoit ramenée chez elle. Il n'en falloit pas tant pour le confirmer dans son préjugé ; & par une curiosité qui lui étoit assez naturelle, il voulut suivre de plus près cet engagement, & connoître cette femme pour se réjoüir, aux dépens de la surprise qu'auroit le Comte, en apprenant qu'il la voïoit aussi bien que lui.

Il fut pour cela de fort bon matin chez Crispin le Comédien qu'il connoissoit

connoiſſoit, pour ſçavoir ce que c'étoit que cette Comédienne, & pour l'engager à le mener chez elle. Comme il étoit avec Criſpin, & qu'il avoit commencé par cauſer de choſes indiférentes, il vit entrer une fort laide femme, qui trouvant Criſpin accompagné, ne lui dit que deux mots, & ſortit. Qui eſt, demanda le Comte à Criſpin, cette affreuſe perſonne qui vient de vous parler? C'eſt, répondit il, une Comediénne de Province, nommée Lucine; qui eſt venuë en cette Ville pour tâcher d'obtenir pour ſon mari bon Comédien, une place vacante dans nôtre troupe: mais comme il commen-

ce à devenir sur l'âge, je doute qu'il l'emporte sur plusieurs autres plus jeunes ses concurrens. Je vois, ajoûta-t'il, que sa laideur vous à frapé : c'est pourtant d'elle, qu'on peut dire mieux que d'aucune autre femme, que sa beauté est journaliere, & même momentanée. Elle n'est pas supportable dans son naturel & dans ses habits ordinaires : mais quand l'art & les ornemens ont fait en elle une métamorphose, elle est d'une beauté à surprendre ; vous y seriez trompé tout habile que vous êtes ; & je m'engage de vous la faire voir, sans que vous puissiez croire que ce soit la même.

Fourpré comprit par ce diſcours, qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit, & que Lucine étoit l'Héroïne du Comte. Il quitta Criſpin après quelque raillerie ſur cette Comédienne, & fut chez ſon ami pour avoir le plaiſir de lui faire connoître qu'il ſçavoit ſon ſecret, & le railler ſur une intrigue de ſi mauvais goût.

Lancaſtel refuſa d'abord la confidence que ſon ami éxigeoit de lui; il lui nia même d'avoir été chez Lucine : mais voïant enfin, qu'il ſçavoit les circonſtances de l'après dînée, qu'il avoit paſſée avec elle, il lui avoüa, qui lui en avoit fait un myſtere dans la

crainte de l'avoir pour rival.

Ah ! morbleu ne m'apprehendez pas dans cette occaſion, lui répondit Fourpré ; je ne ſuis pas ſi fou pour aimer quelque choſe d'auſſi laid ; ne me faites pas l'injuſtice de m'en croire capable. Bien loin que vôtre ſort me faſſe envie, j'ai honte de vôtre peu de diſcernement, & de vôtre peu de delicateſſe à aimer une Comédienne, & une Comédienne auſſi laide. Il eſt tant de belles femmes, & de femmes de qualité, que je vous crois malade après ce que je vois.

Tout beau, mon ami, dit le Comte en l'interrompant, nous

n'y ſommes pas : que nommez vous laideur ? Celle dont vous voulez parler ne peut être la même que celle que j'ai vûë, qui a le plus beau viſage du monde. Il s'éleva entr'eux à ce ſujet une ſorte de diſpute, qu'ils crurent ne pouvoir terminer, qu'en convenant d'aller le ſoir enſemble à la Comédie.

Fourpré ſe crut obligé de lui répreſenter en ami, qu'après avoir écrit à Mademoiſelle de Sainte Roſe, qui s'attendoit à ſon retour, il devoit être plus de parole ; que c'étoit lui prouver bien peu d'amour, que de la ſacrifier à une intrigue de cette ſorte ; que les nou-

velles chaînes qu'il venoit de se former étoient trop peu honorables, pour qu'elles dûssent le retenir ; & lui demanda ce qu'étoient devenuës cette ardeur & cette tendresse, qu'il avoit senties si fortement pour Mademoiselle de Sainte Rose, & dont elle étoit si digne.

Mon amour pour elle, lui répondit Lancastel, n'est point diminué : je l'aime toûjours, je l'adore, n'en doutez point ; & je me suis déjà reproché plus d'une fois que j'avois tort à son égard : mais enfin, mon cher ami, je ne suis pas assez maître de moi même, pour resister à une passion aussi

forte, que celle que Lucine m'a inſpirée. Vous le ſçavez, quand le préſent m'eſt agréable, je ne ſonge plus à rien. Ce ſentiment fait mon caractere, & il n'eſt pas le pire pour être heureux. La prévoïance ne ſert qu'à nous tourmenter : le bonheur eſt de joüir des choſes qui ſe préſentent. L'eſpérance & la crainte troublent toûjours nos deſirs & ne les contentent jamais. Les plaiſirs paſſez ou à venir ne ſont qu'imaginaires, ils ne ſont réels que lorſqu'ils ſont préſens, & qu'on les goûte. Pardonnez, mon cher, quelque choſe à mon tempéramment. Un jour ſeul peut voir finir ma nouvelle

paſſion ; car ſi j'aime fortement lorſque j'aime, mon amour ne dure auſſi qu'autant qu'il fait ma felicité ; & je vous proteſte que dégagé de l'attachement de Lucine, rien au monde ne ſera plus capable de m'arrêter ici, & me faire retarder d'un inſtant de m'aller unir pour toûjours à Mademoiſelle de Sainte Roſe, que j'aimerai uniquement, quand ſa préſence m'empêchera d'être diſtrait par d'autres objets.

Le Marquis vit bien que ce ſeroit l'irriter que de ſe roidir davantage contre cette fougue d'amour : mais il eût quelque eſpérance de le détacher de Lucine

par la honte, qu'il ſe figuroit lui faire, d'aimer une créature auſſi laide; & dans cette vûë il lui tardoit que l'heure de la Comédie fût venuë.

Ils étoient ſur le Theatre aſſis l'un près de l'autre, lorſqu'une Actrice qui faiſoit le principal perſonnage, y parut avec tant d'éclat, & vint les yeux baignez de larmes, y déplorer ſa triſte deſtinée d'une maniere ſi touchante, que le Marquis attendri, lui prêta une attention merveilleuſe.

L'acte fini. Eh bien! lui dit le Comte, qu'en penſez vous? Eſt elle auſſi laide que vous l'avez faite? Qu'avez-vous à dire de ſon

viſage & de ſa taille ? Suis-je d'un ſi mauvais goût ? Ce n'eſt point là celle que j'ai vûë répondit Fourpré ; c'eſt néanmoins celle que vous m'avez nommée, repartit Lancaſtel ; & pour vous éclaircir, allez demander ſon nom derriere le Theatre.

Il paſſa dans la ſalle, & le haſard lui aïant fait rencontrer Criſpin : Qui eſt, lui demanda-t'il, cette Comédienne, qui vient de joüer le premier rôle. C'eſt celle que vous avez vûë chez moi, répondit Criſpin ; avoüez que vous ne l'avez pas reconnuë ? Je vous le diſois bien, que vous ne la trouveriez pas ſi laide ; & qu'elle étoit

bien diferente d'elle même quand elle paroiſſoit ſur le Théatre.

Fourpré vint après cet éclairciſſement rejoindre Lancaſtel, & lui dit à l'oreille. J'avoüe que c'eſt la même; mais je veux auſſi, pour me juſtifier, vous faire convenir que je me trompe moins que vous. Elle a de l'éclat ſur la ſcene: mais ſi nous la voïons chez elle, & au naturel, vous confeſſerez à vôtre tour qu'elle n'a point le viſage de celle qui vient de paroître. Allons demain à ſa toilette, & tachons de la ſurprendre: je me flatte que vous lui trouverez autant de laideur, qu'elle paroît ici avoir de beauté.

Le Comte y consentit. Ils furent chez Lucine avant neuf heures du matin ; & comme elle prévoïoit bien que le Comte pourroit peut-être la venir surprendre par une précaution qu'elle sçavoit lui être necessaire, elle étoit parée de très bonne heure ; ensorte qu'ils la trouverent tout aussi belle qu'elle leur avoit paruë sur le Théatre. Le Marquis cherchoit en vain dans son visage tous les desagrémens qu'il y avoit remarqué chez Crispin, il n'en paroissoit pas un à ses yeux, & il avoüa tout bas au Comte qu'il ne savoit qu'en dire ; que les femmes étoient tout ce qu'elles vouloient ; qu'il ne dispu-

teroit plus de rien, & apprendroit à mieux juger.

Le Comte fut très ſatisfait de cet aveu & encore plus de l'indiference où il le vit pour Lucine. Il avoit apprehendé que la trouvant auſſi belle que ſur le Théatre, il n'en fût touché. Car depuis l'avanture de Zulie, il craignoit de le produire, de peur qu'il ne devint ſon rival : mais la premiere impreſſion avoit fait un ſi puiſſant éfet ſur le Marquis que tout ce qu'il vit d'aimable en elle, ne pût lui faire oublier tout ce qu'il y avoit vû de laid. Il abandonna au Comte ſa conquête ſans aucune envie de la lui diſputer, & s'en fut pour le

laiſſer ſeul avec elle.

Il eſt des femmes avec leſquelles, ſans pécher contre la bienſeance, l'on peut mener l'amour tambour battant. On peut les ſommer hardiment de ſe rendre, elles ne feront ſemblant de faire quelque reſiſtance, que pour avoir une meilleure capitulation; & rien ne ſeroit plus honteux que d'attaquer une place de cette ſorte, ſi fort battuë & ſi mal défenduë, ſi ſouvent priſe & repriſe, & ne pas l'emporter comme d'aſſaut. Je parle des places les plus fortes en ce genre; car la plûpart préviennent le vainqueur, & lui offrent les clefs dès qu'il ſe préſente.

Lancaſtel crut que la profeſſion qu'exerçoit Lucine le mettoit en droit d'en agir ainſi avec elle. En-vain, lui dit-il, vous voulez vous défendre, je veux que vous ſoïez à moi. Ç'a capitulons : cinquante loüis d'or que je vous offre dans cette bourſe, & quarante piſtoles par mois pour vôtre entretien tout le tems que je ſerai à Paris ſont les conditions que je vous propoſe, ne vous paroiſſent elles pas raiſonnables ? Lucine ſe montrant ſoumiſe & toute humaine, reçoit la bourſe après avoir affecté quelque petite répugnance à l'accepter, & lui dit, ſoïez au moins, je vous prie, très perſuadé, que ſi jamais

je me rends, ce ſera à vôtre ſeul mérite : je voudrois n'avoir pas autant beſoin d'argent que j'en ai, pour que vous ne puſſiez pas ſoupçonner, que je ſois capable d'aimer par interêt.

J'en ſerai plus heureux, lui répondit le Comte, ſi un veritable & ſincere amour de vôtre part répond à ma tendreſſe. Vous êtes trop belle pour ne pas avoir une ame noble, & ne pas aimer par retour qui vous aime à l'adoration.

Ce que vous me dites, repartit-elle, eſt trop flateur, pour que je ne tâche pas par toute ſorte de voïe de meriter les ſentimens que vous me marquez; & je ſerois bien

bien indigne ſi je pouvois manquer pour vous d'amour, & de reconnoiſſance. Ils alloient convenir des moïens de ſe voir ſouvent, & plus librement que dans la maiſon où elle étoit, lorſqu'il fallut encore ſe ſeparer par la venuë du mari.

Jamais femme de cette eſpece ne merita mieux d'être aimée que Lucine. Elle étoit d'une complaiſance infinie. Aimant paſſionnément le Comte, elle craignoit ſi fort de lui déplaire en quelque choſe, qu'elle étoit toûjours tremblante devant lui. Pour ne pas lui donner le moindre ſujet de jalouſie, non ſeulement elle ne reçût

plus chez elle aucun homme, ni aucune femme, & ne ſortit jamais de la maiſon que par ſon ordre : mais elle fit ſi bien qu'elle porta ſon mari à s'en retourner à Lyon, & à conſentir qu'elle reſtât à Paris.

Le Comte charmé de trouver tant d'amour & tant de fidelité dans Lucine, ne la quittoit que le moins qu'il pouvoit; & s'abandonnant à tous les plaiſirs d'une vie molle & éfeminée, il laiſſoit couler ſes jours dans le repos d'une tendre oiſiveté, ſans que le ſouvenir de Mademoiſelle de Sainte Roſe, ni les remontrances de ſon ami, puſſent le retirer d'un com-

merce qui l'abrutiſſoit, pour ainſi dire, à un tel point, qu'il n'étoit plus ſociable avec perſonne : fuïant toute autre compagnie, il étoit toûjours ſeul avec elle.

Cependant Mademoiſelle de Sainte Roſe, ne voïant point arriver le Comte le jour qu'il lui avoit marqué, ni les jours ſuivans, étoit dans une agitation inconcevable, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur en chemin. Les parens de cette Demoiſelle ne ſçavoient auſſi qu'en penſer ; lorſque le Baron de Sainte Roſe reçût une lettre du Comte, qui lui aprenoit que pour des affaires de la derniere conſequence, qui lui é-

toient ſurvenuës, il étoit malgré lui, forcé de reſter encore à Paris pour les finir. Comme il ne marquoit qu'elles affaires c'étoient, on en raiſonnoit differemment dans la famille : mais Mademoiſelle de Sainte Roſe, à qui ſon cœur pronoſtiquoit ce qui en étoit, ne douta point que ce ne fût quelque amourette, & s'étant vivement pénétrée de cette idée, elle conçût tant d'ombrage ſur la fidelité que le Comte lui avoit jurée, & ſur la parole qu'il lui avoit donnée de l'épouſer, que ſon eſprit & ſon cœur toûjours agitez, elle ne trouvoit d'autre ſoulagement à ſa douleur que celui de pouvoir ſe

retirer dans ſa chambre, pour pouvoir en ſecret & en liberté laiſſer couler ſes larmes, & laiſſer éclater ſes regrets.

Là, tantôt reliſant les lettres que le Comte lui avoit écrites ; eſt-ce ainſi, s'écrioit elle, Amant parjure, que tu garde les ſermens que tu m'as faits ? Que ta conduite répond mal à tes promeſſes ! Perfide, ne devois-tu dire que tu m'aimois, que pour me trahir. Tantôt tirant de ſa caſſette cette compreſſe enſanglantée, ôtée de deſſus la plaïe du Comte, qu'elle avoit ſerrée. Helas ! diſoit-elle, la baiſant pluſieurs fois, & l'arroſant de ſes pleurs : beau ſang auquel je

croïois m'unir ! Gage précieux de la tendreſſe que j'ai ſentie pour un ingrat, n'eſt tu point la cauſe de mon malheur ? En t'ôtant de deſſus la bleſſure du Comte, n'as-tu point fait paſſer tes eſprits dans mon corps, & fait naître en moi cette ſympathie & cette ſenſibilité que je reſſens pour celui qui t'avoit verſé ? Juſte Ciel ! pourſuivoit elle, qui voïez la pureté de mes ſentimens, aïez pitié d'un cœur trop tendre & trop innocent pour être trompé : la flame dont je brûle eſt legitime ; vous ne ſauriez condamner mon amour & mes craintes. Grand Dieu, conſervez moi mon Amant, ou plûtôt mon

époux; il l'eſt, puiſqu'il m'a donné ſa foi, & ramenez-le moi tout infidelle qu'il puiſſe être.

La deſolation où Mademoiſelle de Sainte Roſe étoit plongée, & ces plaintes vives auſquelles elle s'abandonnoit continuellement, ne pouvoient manquer d'alterer beaucoup ſa ſanté. Ses parens n'oublioient rien pour la conſoler, ſans pouvoir blâmer ſa juſte douleur. Après avoir tâché de lui faire regarder la choſe tout autrement qu'elle ne l'enviſageoit, ils n'imaginerent rien de mieux pour eſſaïer de diſſiper ſon chagrin, que d'aller paſſer quelques jours à Marſeille, où par le nombre des viſites

qu'elle ſeroit obligée de recevoir, & de rendre ; par le ſoin qu'on auroit de la mener aux ſpectacles, aux fêtes, aux bals, & de lui donner tous les divertiſſemens qu'on trouve dans cette grande Ville, on pût ainſi à force de la diſtraire, donner quelque relâche à ſes larmes & à ſes regrets.

Quelle terrible contrainte ne fut-ce point pour Mademoiſelle de Sainte Roſe, d'être forcée de ſe parer, de ſortir, de ſe montrer, & d'être pour ainſi dire, au milieu des plaiſirs, tandis qu'uniquement préocupée de l'éloignement de celui qu'elle aimoit, elle étoit incapable d'en goûter aucuns. Une

ſeule

ſeule choſe qui adouciſſoit un peu ſa profonde triſteſſe, étoit les lettres qu'elle continuoit de recevoir du Comte, qui n'avoit jamais manqué de lui écrire une fois toutes les ſemaines, l'aſſurant toûjours de toute ſon eſtime & de toute ſa tendreſſe: mais en aïant reçû une beaucoup plus courte & beaucoup moins tendre, & la ſemaine d'après n'en aïant euë aucune, elle ne douta plus de ſon infidelité; & après s'être livrée à tout le deſeſpoir, dont une femme qui aime paſſionnément peut être capable, elle reſolut en elle même de mettre tout en uſage pour ſçavoir qui étoit celle qui lui enlevoit un cœur

ſur lequel elle avoit dû compter; pour tirer de cette connoiſſance, ſi elle pourroit encore ſe flâter de quelque eſpoir.

Il y avoit alors à Marſeille une femme Juive qui faiſoit grand bruit, appellée *Nécromie*. Elle ſe faiſoit paſſer pour avoir un génie, qui la ſervoit depuis plus de vingt ans, & par le moïen duquel elle rendoit de très juſtes réponſes ſur tout ce que ſouhaitoient ſçavoir ceux qui alloient la conſulter. On en citoit des exemples ſi ſurprenans, qu'elle avoit été menacée d'être miſe en Juſtice, ſi elle continuoit à faire la devineresſe : ce qui l'obligeoit de ſe tenir cachée,

& de ne ſe fier qu'à bonnes enſeignes à ceux qui vouloient l'emploïer.

Mademoiſelle de Sainte Roſe ſe mit en tête de tâcher de voir cette femme, & de s'en ſervir à ſon deſſein. Elle en fit confidence à une femme de chambre qu'elle avoit, nommée Cleone, qui lui étoit fort affidée, & qui auroit voulu par l'effuſion de tout ſon ſang pouvoir contribuer à adoucir le noir chagrin & la deſolation où elle voïoit ſa jeune Maîtreſſe.

Cleone, lui dit elle un jour, je ne ſçaurois douter que tu ne me ſois extrémement attachée ; ce qui fait que je ne crains point de

m'ouvrir à toi. Je ne ſuis que trop certaine, pour mon malheur, que le Comte m'eſt infidelle, je voudrois ſçavoir, qui eſt celle qui m'enleve ſon cœur : ne pourrois tu point découvrir par quelque moïen où loge à préſent *Nécromie*; car elle a quitté ſa maiſon, & ſe tient, dit-on, cachée : je ſouhaiterois m'en ſervir dans cette occaſion.

J'ai eû, Mademoiſelle, lui répondit Cleone, plus d'une fois envie de vous en parler, & de vous le conſeiller; mais je n'ai jamais oſé : c'eſt dans cette vûë que je m'en ſuis déja informée, & que par un bruit qui court dans tout ce

quartier, on la croit refugiée dans la maiſon qui fait le coin de cette ruë, où une de ſes intimes amies, qui l'habite, lui a cedé le ſecond étage.

Ah ! ma bonne, lui dit alors Mademoiſelle de Sainte Roſe, mon pere & ma mere ſont ſortis, & ne reviendront que tard ; il faut dès qu'il ſera nuit, que tu y ailles de ma part, que tu l'engage à me venir parler. Aſſure la bien qu'elle ne riſque rien avec moi ; que je ſerai toute ſeule ; & promets lui tout ce qu'elle te demandera.

Laiſſez-moi faire, répartit Cleone, j'eſpere de réüſſir. Elles ne s'entretinrent juſques au ſoir

que de ce deſſein ; & comme Mademoiſelle de Sainte Roſe ne laiſſoit pas d'avoir quelque répugnance à emploïer un pareil moïen, craignant qu'il n'y eût du ſortilége, & ne voulant rien faire contre ſa conſcience : Cleone l'encourageoit, l'aſſurant au contraire que l'on diſoit, qu'elle n'emploïoit que des oraiſons & des priéres ; & qu'à tout cas en renonçant en elle-même à tout pacte avec le Démon, elle pouvoit alors agir ſans le moindre ſcrupule.

La nuit venuë, Cleone fut chez Nécromie, elle monta hardiment au deuxiéme étage ſans rien demander en bas : elle heurta plu-

ſieurs fois à la porte, ſans que perſonne répondit. Enfin Necromie vint elle même ouvrir, & ſans donner le tems à Cleone de parler, & la prévenant : allez Cleone, lui dit elle l'appellant par ſon nom, je ſai le ſujet qui vous amene; mon génie vient de m'en inſtruire. Dites à vôtre Maîtreſſe que je ſerai chez elle dans un quart d'heure; avertiſſez la qu'elle doit être ſeule; & vous, attendez-moi à la porte, pour m'introduire dans ſon appartement, ſans être rencontrée de perſonne.

Cleone ſe hâta de venir rapporter à ſa Maîtreſſe le ſuccès de ſon meſſage, & comment *Né-*

cromie ſans lui permettre de parler en avoit deviné le motif. *Nécromie* exacte à ſa parole vint comme elle l'avoit promis ; & fut introduite, comme elle l'avoit ſouhaité.

Mademoiſelle de Sainte Roſe s'étoit attenduë à voir une femme vieille, maigre, deſſechée, hideuſe, contrefaite; telle que l'on ſe figure une ſorciére, ou une femme que l'on croit avoir commerce avec les Eſprits. Elle fut agreablement ſurpriſe d'en voir entrer une entre deux âges, de très bon air, aïant beaucoup d'embonpoint, la parole douce, des manieres polies, un viſage riant & gracieux. Elle

étoit fort proprement vetuë, très ajuſtée : mais ſur tout elle étoit coëfée d'une maniére ſi particuliére & ſi galante, qu'elle en fut frapée. Ses cheveux d'un très beau noir, étoient annelez pardevant avec tant d'artifice, que chaque cheveux faiſant comme une boucle ſeparée, s'entrelaſſoit ſi bien avec un autre, que le pinceau le plus délicat ne pourroit rien faire de ſi parfaitement arrangé. Ses cheveux des côtez deſcendoient en groſſes boucles, & venoient badiner ſur ſa gorge, qui étoit blanche & bien taillée; & ceux de derriere entrelaſſez en queuë, étoient terminez par un gros nœud

de ruban cramoisi qui les lioit, & battoit au dessous de la ceinture. Tout cela avec tant d'art que *Nécromie* pour tirer Mademoiselle de Sainte Rose de l'étonnement, où elle la vit à ce sujet, lui avoüa que son génie la vouloit voir toûjours ainsi ajustée; que c'étoit lui, qui tous les matins arrangeoit ses cheveux de la maniere qu'elle les voïoit; & que pour avoir voulu un jour y toucher elle même, elle en avoit été grondée & menacée.

Après ce petit préambule, il est inutile, lui-dit Mademoiselle de Sainte Rose, que je vous apprenne le motif pour lequel je vous ai envoïée chercher; puisque

Cleone m'a rapporté que vous l'aviez deviné. Oüi, lui répondit *Nécromie*, je le ſçai; je puis pleinement ſatisfaire à vôtre curioſité; & je le ferai avec d'autant plus de plaiſir, que je crois ne courir aucun riſque avec vous: mais il vous faut un peu de courage, & vous préparer à voir ſans ſurpriſe & ſans crainte certaines cérémonies que le génie qui me ſert éxige, quand je veux l'interroger ſur le paſſé où ſur l'avenir. Au reſte vous n'avez rien à craindre; il vous apparoitra ſous une forme aimable, ſi la fantaiſie lui prend de ſe laiſſer voir; où s'il ſe rend inviſible, ne ſoïez point épouventée de tout ce que

vous pourriez entendre ; devant être persuadée que tout ce qui se passera chez moi, ne sera que par lui, qui n'a jamais fait mal à personne ; sans que rien s'y fasse par la voïe du Demon, par sortilége ou art-magique ; à quoi je n'ajoute aucune foi, & que je déteste.

Mademoiselle de Sainte Rose beaucoup rassurée par la figure prévenante de *Nécromie* & par le discours qu'elle venoit de lui tenir, lui répondit, que la confiance qu'elle avoit en elle, & le desir extraordinaire qu'elle avoit de sçavoir les intrigues du Comte de Lancastel à Paris, faisoient qu'elle esperoit n'être point effraïée de

tout ce qu'elle pourroit voir ou entendre. Eh ! bien ſi cela eſt, réprit *Nécromie*, venez demain au ſoir à la nuit, & entrez chez moi le plus ſecretement qu'il vous ſera poſſible.

Le lendemain à l'heure priſe, Mademoiſelle de Sainte Roſe ſe faiſant accompagner par Cleone chez *Nécromie*, qui entendant fraper à la porte, vint un flambeau à la main l'ouvrir : elle étoit dans le même ajuſtement que le jour précedent ; elle reçût avec beaucoup de civilité & de reſpect Mademoiſelle de Sainte Roſe, & aïant fait reſter Cleone dans un premier ſallon, où elle l'enferma

& laiſſa le flambeau qu'elle tenoit, elle conduiſit par la main Mademoiſelle de Sainte Roſe dans une chambre aſſez vaſte, où étoit au milieu une table, ſur laquelle il y avoit une grande lanterne ſourde, qui poſée devant un miroir ovale un peu concave éclairoit ſeule cette chambre d'une maniére aſſez lugubre. Sur cette même table à côté de la lanterne étoit un fort beau couteau très pointu & bien afilé, & une coupe qui paroiſſoit être de vermeil. Tous les autres meubles de cette chambre, conſiſtoient en une petite armoire toute dorée, & en un petit ſiége magnifique, mis ſur une eſtrade

couverte d'un riche tapis, élevée d'environ deux pieds, & appuïée contre la muraille dérriere la table & le miroir.

Mademoiſelle de Sainte Roſe fut ſaiſie d'une telle fraïeur, ſe trouvant ſeule dans cette chambre avec *Nécromie*, qu'elle trembloit de tout ſon corps. Sa fraïeur augmenta encore davantage, lorſqu'elle vit, que *Nécromie* s'emparoit du couteau qui étoit ſur la table. Toute éplorée elle prenoit la fuite en appellant Cleone à ſon ſecours, lorſque *Nécromie* la retint. Ne menez point de bruit, lui dit-elle, & raſſurez vous. Vous n'avez rien à craindre, je vous ai préve-

nuë ; il faut que vous voïez achever le myſtere ; il y auroit trop de danger pour vous, ſi par vôtre fuite & une défiance mal fondée, vous veniez à offenſer le génie qui préſide en ce lieu. Mettez vous ſeulement en état de m'obeïr ſans crainte, quelque repugnance que vous puiſſiez y avoir, & ſoïez certaine que vos deſirs curieux ſeront bien-tôt ſatisfaits, ſans que vous aïez lieu de rien appréhender.

Alors *Nécromie* aïant tourné vers elle la lanterne qui éclairoit dans le miroir, elle prend la coupe qui étoit ſur la table, & l'aïant donnée à tenir à Mademoiſelle de SainteRoſe, elle va ouvrir la petite armiore

armoire, & en aïant tiré un Chat-Huant elle vient l'égorger avec le couteau qu'elle avoit en ſes mains, & en fait couler le ſang dans la coupe que Mademoiſelle de Sainte Roſe tenoit. Le Chat-Huant mort, elle va prendre dans la même armoire une Chauve-Souris qu'elle vient égorger de la même maniere; & aïant mélé dans cette coupe avec la pointe du couteau le ſang de ces deux animaux, elle prend la coupe, en boit quelques goûtes, & dit a Mademoiſelle de Sainte Roſe d'en faire autant. Mademoiſelle de Sainte Roſe témoigna tant de repugnance à boire de ce ſang, que Necromie ſe con-

tenta de lui ordonner de tremper le bout de ſon petit doigt dans la coupe, & d'en porter une goute ſur l'extremité de ſa lévre : ce quelle fit avec quelque horreur; mais elle craignoit trop à ne pas obeïr.

Nécromie aïant retourné la lanterne vers le miroir, & mis la coupe ſur la table, je ſuis à vous dans un moment dit elle à Mademoiſelle de Sainte Roſe ; & étant ſortie de la chambre, elle revint tout auſſi-tôt avec un réchaud de feu bien allumé, qu'elle poſa ſur l'eſtrade où étoit le petit ſiége ; & étant venuë reprendre la coupe, elle s'approche avec beaucoup de

vénération de cette eſtrade & verſe tout d'un coup dans le feu le ſang qui étoit dans la coupe. Il s'éleva une fumée noire & épaiſſe, du milieu de laquelle ſortit un jeune enfant, tel qu'on nous repreſente un petit Cupidon à l'exception qu'il n'avoit ni fleches ni carquois ; il s'aſſit ſur le ſiége qui étoit ſur l'eſtrade. *Nécromie* s'avança, elle le baiſa au front, & il diſparut, laiſſant la chambre remplie de ſa preſence; car tout y paroiſſoit être en mouvement & en agitation.

Nécromie s'approchant de Mademoiſelle de Sainte Roſe, qui étoit ſaiſie de crainte & d'admira-

tion. Enfin, lui dit elle, le génie qui préſide ici va contenter vôtre attente. Mais auparavant, pourſuivit elle, loüons le Seigneur, le Dieu de nos Peres Abraham, Iſaac & Jacob; qui ne permettra pas que Beel-Zebut, Bahal & Aſtaroth aïent ſur nous aucune puiſſance; & qui par ſa grande miſericorde, & par une protection toute particuliere, a confié mes jours à un génie bien faiſant. Elle recita pluſieurs oraiſons qui paroiſſoient très pieuſes, & que Mademoiſelle de Sainte Roſe n'eût point de peine à répeter après elle.

Ces prieres finies, *Nécromie* prit la lanterne à la main, & l'éle-

vant juſques vers le centre du miroir : regardez, dit elle à Mademoiſelle de Sainte Roſe : n'eſt ce pas là celui que vous aimez ? lui faiſant voir dans le miroir l'image du Comte de Lancaſtel. Helas ! répondit elle en ſoûpirant, oüi, c'eſt lui même. Puiſque vous voulez ſçavoir les diferentes intrigues qu'il a euës à Paris, prenez garde, ajoûta Nécromie, aux diverſes perſonnes qui vont paſſer devant lui, ce ſont ſes amourettes de paſſage. Alors pluſieurs femmes parurent ſucceſſivement dans le miroir. A leurs habillemens on en diſtinguoit de toute ſorte d'état, & parmi un grand nombre de belles

& de jeunes, on ne laiſſoit pas d'y remarquer quelques vieilles & quelques laidrons.

Je me ſuis hâtée, lui dit *Nécromie*, de faire paſſer ces femmes devant vous ; parce que c'eſt le plaiſir & non l'amour qui a arrêté quelques momens le Comte auprès d'elles. Cette derniere que je vous ai donné plus de tems à conſiderer, eſt une inſigne coquette, qu'il a veritablement aimée pendant quelque tems, dont il a été la dupe, qu'il a quittée, & qu'il hait. Mais voïez à loiſir celle qui le retient aujourd'hui. Ah ! juſte Ciel, s'écrie, Mademoiſelle de Sainte Roſe à cette vûë : quoi ! il

me préfere une Comedienne! que je ſuis malheureuſe. Elle voïoit Lucine vétuë de ſes habits de Théatre, qui le retenoit par des chaînes ſi fortes, qu'il n'y avoit pas lieu d'eſperer qu'elles puſſent être rompues.

Cette réflexion troubla ſi fort Mademoiſelle de Sainte Roſe, que perdant tout eſpoir ſur le cœur du Comte, elle ne pût retenir ſes larmes. Ne vous attriſtez point, ma fille, lui dit Necromie, ces chaînes ſe rompront. Regardez; vous reconnoiſſez vous dans ce miroir? voïez avec quelle ſoumiſſion le Comte à vos genoux vous demande pardon; il reviendra bien-

tôt à vous ; vous touchez au moment d'être heureuſe ; puiſſent l'union de vos cœurs & le bonheur que je vous predis être toûjours durables par vôtre ſageſſe & vôtre vertu.

Mademoiſelle de Sainte Roſe extrémement conſolée par cette derniere vûë, & par cette prédiction remercia beaucoup *Nécromie*, & lui fit préſent de vingt-cinq loüis d'or. *Nécromie* très ſatisfaite à ſon tour la reconduiſit, la tenant par la main, juſqu'au ſalon où étoit Cleone, qui fut ravie de revoir ſa Maîtreſſe, pour qui elle n'avoit pas laiſſé d'être beaucoup en peine ; car elle avoit

oüi

oüi ſa voix, lorſqu'elle l'avoit appellée à ſon ſecours.

Cleone témoigna beaucoup d'impatience de ſçavoir ce qui s'étoit paſſé chez *Nécromie*; ſa Maîtreſſe lui en fit un détail circonſtancié. Peu après Mademoiſelle de Sainte Roſe faiſant réflexion à ce Chat-Huant, & à cette Chauve-Souris qui avoient été immolez, & à ce ſang qui avoit fumé devant cette eſpece de Throne, elle crût que c'étoit là un ſacrifice que cette femme avoit offert à ſon Génie; & craignant d'y avoir cooperé, elle entra en ſcrupule, & eût de ſi grands remords de conſcience, que pour

les calmer, elle fut le lendemain matin s'en accuſer à un Confeſſeur, qui lui en fit une très ſevére réprimande.

Rien ne paroît en éfet plus merveilleux que cette avanture, qui dans toutes ſes circonſtances ſemble tenir du ſurnaturel. Car comment *Nécromie* a-t'elle pû prévenir Cleone, & deviner le ſujet qui l'amenoit chez elle ? Comment a-t'elle pû ſçavoir les intrigues du Comte de Lancaſtel à Paris, & ſon amour pour une Comédienne ? Cette maniére de ſe coëfer ſi particuliere, & avec tant d'art ; ce Génie qui s'eſt fait voir après un ſacrifice qui lui eſt

offert ; ces diférentes images répreſentées dans le miroir ; tout cela fait une hiſtoire ſi ſurprenante que pour ne pas augmenter la trop grande credulité de tant d'eſprits foibles en cette matiére, on en doit développer le myſtere.

Nécromie avoit à Paris une Juive ſon amie, qui faiſant comme elle le métier de devineresſe étoit à l'afut des avantures qui arrivent dans cette grande Ville. Ces deux femmes s'écrivoient réguliérement toutes les ſemaines, pour s'apprendre chacune de ſon côté ce qui ſe paſſoit dans le lieu où elles étoient ; & comme par raport à l'accident arrivé à Zulie,

l'intrigue du Comte de Lancaſtel avec Mademoiſelle d'Epre avoit fait du bruit, & qu'enſuite ſon amour pour Lucine avoit éclaté, la Juive de Paris en avoit fait part à celle de Marſeille.

Nécromie étoit déja inſtruite de ce qui régardoit le Comte ; lorſque Cleone cherchant à découvrir où logeoit cette devineresſe, le hazard fit qu'entre pluſieurs perſonnes, de qui elle tâcha de s'en informer, elle s'adreſſa à une femme qui ſervoit *Nécromie*, & qui étoit dans ſa confidence. Cette femme adroite faiſant ſemblant de ne pas connoître celle qu'on lui nommoit, & ſe montrant néan-

moins officieuſe fit parler Cleone, qui peu à peu lui apprit ſur quel ſujet ſa Maîtreſſe vouloit la conſulter. Cette femme n'eût pas plûtôt quitté Cleone, qu'elle alla avec joïe inſtruire *Nécromie* de ce qu'elle venoit d'apprendre.

Nôtre Devinereſſe s'attendant à être conſultée par Mademoiſelle de Sainte Roſe, ſe hâta de préparer tout ce qui étoit neceſſaire pour s'attirer dans ſon eſprit une grande réputation.

Nécromie peignoit parfaitement, elle l'avoit appris comme quelque choſe de neceſſaire au métier qu'elle éxerçoit. Elle fit donc ſur du papier un petit portrait du

Comte de Lancaſtel qu'elle connoiſſoit ; celui de Mademoiſelle de Sainte Roſe ſur l'idée qu'on lui en donna; & celui de Lucine & de pluſieurs autres femmes ſelon ſon imagination. Elle attacha tous ces petits portraits au tour d'un cercle qui rouloit au bas de la lanterne ſourde ; & ces portraits venant à paſſer devant une petite ouverture qui étoit éclairée par un trou fait au deſſous de la lanterne, ſe peignoient dans le miroir concave qui groſſiſſoit les objets.

Ce Génie n'étoit autre choſe qu'un petit enfant tout nud qui paroiſſoit & diſparoiſſoit par une petite trape qui répondoit au premier étage, dont elle cachoit plus

aiſément l'artifice par cette fumée épaiſſe qui s'élevoit du réchaut qui étoit poſé devant l'ouverture de la trape ; & cette maniére de ſe coëfer ſi ſinguliére & ſi bizarre n'étoit qu'un ſtratagême pour ſe faire valoir, où l'on pouvoit tout au plus admirer beaucoup d'art & beaucoup d'adreſſe.

Cependant Mademoiſelle de Sainte Roſe flattée de l'eſperance que *Nécromie* lui avoit donnée, & ne ceſſant de penſer par quels moïens les plus prompts elle pourroit ramener le Comte ; elle imagina qu'elle pourroit peut-être y reüſſir, en lui faiſant connoître qu'elle étoit inſtruite de ſa con-

duite; & que des réproches qu'elle lui feroit avec beaucoup de moderation pourroient le faire rentrer en lui même. Dans cette pensée quoiqu'il y eût déja quelque tems qu'elle ne recevoit plus de ses lettres elle lui écrivit en ces termes.

Quel sujet avez vous, mon cher, de vous plaindre de moi pour m'accabler de tant d'indiférence, & me priver de la seule consolation que j'avois au moïns de recevoir de vos lettres. Helas! quel rigoureux traitement me faites vous! qui vous oblige à rester si long-tems à Paris? Qui vous fait oublier celle qui vous aime de tout son cœur, & que vous aviez juré d'aimer de même.

Je n'en ſaurois accuſer que mon malheur ou mes défauts, quand rien n'égale ma tendreſſe. Souvenez vous, mon cher ami, que le mariage ne conſiſte que dans la volonté des deux perſonnes : vous avez donné vôtre parole de m'épouſer, je vous ai donné la mienne, mes parens y ont conſenti ; ainſi je vous regarde comme mon fidele époux. En cette qualité je vous conjure les larmes aux yeux de me continuer vôtre amitié & de me conſerver vôtre amour ſans les prodiguer comme vous faites à une perſonne qui en eſt ſi peu digne & qui peut être n'en connoît pas tout le prix. Réflechiſſez au tort que

vous vous faites dans le monde. Epargnez vôtre reputation & la mienne, ſi vous m'aimez encore un peu. L'amour eſt une vertu qui vous eſt trop chere, pour en vouloir violer tous les droits à mon égard. Raprochez vôtre cœur du mien. Songez à l'excès de vôtre paſſion & de la mienne, & aux aſſurances que vous m'avez données. Quittez une Ville qui cauſe tout mon malheur. Pouvez-vous ne pas eſperer de trouver des momens auſſi doux auprès de moi, qui vous aime par inclination & par devoir, qu'auprès de ces femmes libertines, qui n'aiment que par caprice & par interêt. Redonnez

moi, mon cher Comte, tout vôtre amour, & ſouvenez-vous que je vous attends.

Cette lettre eût tout le ſuccès que Mademoiſelle de Sainte Roſe pouvoit en eſperer. Le Comte la lut & relut pluſieurs fois avec une attention merveilleuſe. Vivement touché des juſtes reproches qu'on lui faiſoit avec tant de douceur & de tendreſſe, il ſentit ſon cœur puiſſamment ébranlé. Se rappellant tous les charmes de Mademoiſelle de Sainte Roſe, ſa beauté, ſa jeuneſſe, ſa vertu, la foi qu'ils s'étoient mutuellement promiſe, il commença à ſe repentir d'avoir fait ceder un amour

legitime, tendre & délicat à une passion aveugle & criminelle; & chaque parole de cette lettre lui faisant voir la honte de son procedé, il crut ne pouvoir mieux reparer sa faute que par sa promptitude à abandonner Lucine & à sortir de Paris.

Comme le Comte avoit reçû cette lettre le soir en rentrant chez lui, il dormit peu & n'hésitant plus sur la resolution qu'il avoit formée, il se leva beaucoup plus matin qu'à son ordinaire, pour aller dire un éternel adieu à Lucine; & de là se rendre chez son ami, qu'il se faisoit un plaisir de surprendre agréablement, en lui-

apprenant le genereux éfort qu'il venoit de faire ſur lui même, & le deſſein qu'il avoit pris de partir au plûtôt.

Lucine s'étoit auſſi levée de très bonne heure pour faire une grande réparation à ſes appas. N'aïant point lieu de ſoupçonner que le Comte s'aviſât de venir ſi matin, elle n'avoit pas ſeulement pris la précaution de s'enfermer; de ſorte que le Comte, aïant trouvé tout ouvert, la ſurprit comme elle venoit d'ôter avec je ne ſçai quelle pomade dix à douze couches de diférentes drogues dont elle avoit ſoin de plâtrer ſon viſage; & elle achevoit de s'être bien lavée, pour

enſuite ſe faire une beauté toute neuve, lorſque le Comte entra.

Il fut ſi frapé de voir cette femme ſi horriblement diférente de ce qu'elle lui avoit toûjours paru, qu'il penſa tomber à la renverſe. Son viſage tout creuſé de petite verole étoit plein d'une infinité de taches dont quelques unes étoient rouſſes & quelques autres noiratres. Sa peau toute ridée reſſembloit par ſa couleur à du vieux parchemin fumé, & par ſa rudeſſe à de la peau de chien marin. Ses levres mortes & blanchâtres, & ſes yeux ſans preſque point de ſourcil faiſoient quelque choſe de ſi hideux, que le Comte honteux

d'avoir pû aimer une ſi laide créature, s'en retourna ſans lui dire un ſeul mot.

Il ſe rendit chez le Marquis de Fourpré qu'il trouva encore au lit. Mon ami, lui dit-il d'abord en entrant, nous partirons quand vous voudrez : mon cœur me rappelle auprès de Mademoiſelle de Sainte Roſe ; Lucine n'y mettra certainement plus d'obſtacle ; & lui aïant fait part de la lettre qu'il avoit reçûë, de l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur lui, du motif qui l'avoit conduit ſi matin chez Lucine, & de ce qu'il venoit d'y voir : je ſuis ſi hors de moi même, ajouta-t'il avec tranſport, de

m'être attaché à une perſonne ſi affreuſe, & de m'être trompé juſqu'au point de la croire une des plus belles femmes ; que rien au monde ne me feroit plus de peine ſi on venoit à le ſçavoir, & à m'en railler.

Vous faites bien de me prévenir, lui répondit le Marquis : j'en riois déja dans mon ame, & je m'allois donner le plaiſir d'en badiner : mais je me tais. Croïez vous au reſte, pourſuivit il, que Lucine ſoit la ſeule qui à force de fard, de blanc & de rouge cache les défauts d'un viſage diſgracié par la nature ou par les ans : peut-être qu'elle le fait avec plus d'art

&

& plus d'adreſſe qu'une autre; mais combien n'en eſt-il pas, qui comme elle ne doivent qu'à l'artifice ce qui les rend ſuportables. De telle on vante ſouvent la beauté, que ſi on la voïoit le matin avant qu'elle ait reparé le dérangement que la chaleur du lit ou le frotement des draps ont fait à ſes appas, on la trouveroit éfroïable. Soyez perſuadé qu'il eſt peu de femmes qui ſe montrent dans leur naturel; que pluſieurs même ont un viſage entiérement faux; & que très ſouvent on parleroit bien plus juſte, ſi au lieu de dire une telle eſt belle ou jolie; on diſoit, elle a un beau ou un joli maſque.

Il ne faut pour en être convaincu qu'entendre parler les femmes de chambre quand elles ont à se plaindre de leurs maîtresses, ou qu'elles sont congediées.

Laissons ce discours, reprit le Comte. Je suis si indigné d'avoir été assez sot pour adorer les charmes postiches de Lucine, que je vous prie de ne me plus rappeller ma sottise par rien qui en approche : mais dites moi plûtôt, quand partirons nous ? dès demain & en poste si vous souhaitez, répondit le Marquis. J'y consens pour l'un & pour l'autre, reprit le Comte. Sur le champ ils donnerent les ordres necessaires pour leur départ, & ils

firent tant de diligence dans leur voïage, qu'ils arriverent l'après midi du cinquiéme jour au Château de Lancaſtel.

Le Comte ne ſe donnant que le loiſir de prendre à la hâte quelques rafraichiſſemens, repartit auſſi-tôt pour aller voir Mademoiſelle de Sainte Roſe, qui le jour précedent étoit retournée de Marſeille dans la Baronie dont elle portoit le nom. Comme le Comte n'avoit point fait ſçavoir ſon départ, & qu'il n'étoit pas attendu, ſon arrivée ne cauſa pas moins de ſurpriſe que de joie à Monſieur & à Madame de Sainte Roſe qui lui firent un accüeil fort gracieux; mais la

Demoiſelle le reçût avec aſſez de froideur. En vain il tâcha d'excuſer ſon trop long ſéjour à Paris ſur diferens prétextes qu'il avoit controuvez : en vain il s'éforça de perſuader qu'il avoit toûjours conſervé les mêmes ſentimens d'amour & de tendreſſe pour Mademoiſelle de Sainte Roſe, elle répondit d'une maniere à lui faire comprendre qu'elle doutoit de tout : & quand il ajoûta qu'il ne ſoupiroit qu'après l'heureux moment de pouvoir la poſſeder, & de s'unir avec elle par les liens les plus indiſſolubles, elle affecta un plus grand ſerieux & ne répondit que par des remercîmens pleins

de repect, qui ne marquoient aucun empreſſement de ſa part ; voulant lui laiſſer entrevoir qu'il ne retrouvoit plus une amante auſſi tendre qu'il l'avoit laiſſée, & qu'elle étoit piquée de ſon infidelité.

Le Comte au contraire enchanté de revoir ſa chere maîtreſſe, à qui il trouvoit de nouveaux charmes, & dont la préſence ralumoit dans ſon ame toute la force de ſon premier amour, étoit dans une inquiétude mortelle de lui voir cet air glacé, & ce peu de contentement que ſa venuë ſembloit lui donner. Il épioit l'occaſion de pouvoir s'éclaircir avec

elle en particulier ; mais ce moment favorable ne ſe preſentoit point ; lorſqu'une Dame étant venuë rendre viſite à Madame de Sainte Roſe, on propoſa quelque tems après d'aller promener au jardin.

Mademoiſelle de Sainte Roſe conſervant toûjours ſon ſerieux ſe promenoit ſans mot dire & ne répondoit tout au plus que par monoſyllabes, lorſque le Comte l'arrêtant un peu par la manche : Quoi ! lui dit-il tout bas, eſt-ce ainſi que vous recevez un Amant que vous n'avez vû depuis plus de ſix mois, & l'abſence vous a-t'elle appris à le maltraiter ? L'abſence

ne m'a point donné de leçons, lui répondit elle d'un ton aſſez fier; ce n'eſt pas ſur une paſſion auſſi forte que la mienne qu'elle peut quelque choſe; & comme le reſte de la compagnie les avoit un peu devancez; mais vous, Monſieur, ajoûta-t'elle, comment pouvez vous regarder cette malheureuſe que vous avez abandonnée & trahie, après l'avoir comblée des plus fortes marques de vôtre tendreſſe & de vôtre eſtime? Que vos promeſſes ont été peu ſinceres; & que Paris a été fatal à mon repos. Je croïois qu'il n'y avoit plus de maux pour moi, après les aſſurances reciproques que nous

nous étions données d'une fidelité éternelle. Le Ciel m'a punie d'avoir été si prompte à aimer ; je ne m'en prends qu'à mes défauts : mais la préference que vous avez donnée sur moi à une Comédienne est un coup auquel je ne me serois jamais attenduë.

Vous vous jugez bien sévérement, lui répondit le Comte qui ne s'attendoit pas à des réproches aussi vifs : le contre-tems qui vous allarme n'est qu'une faute passagere dont je vous demande mille pardons. Vous n'êtes point faite pour être abandonnée, & croïez que mes foiblesses passées ne serviront qu'à me rendre à vous plus parfaitement

parfaitement, & à me faire eſtimer davantage vôtre vertu.

Je le ſouhaite, lui répondit elle en ſoupirant : mais ne vous offenſez pas, ſi j'envie à la trop heureuſe Lucine un bien qu'elle m'a volé, & dont elle n'a peut-être pas connu la valeur. Son partage eſt meilleur que le mien. Plût au Ciel que vous lui euſſiez donné tous vos biens & que vous m'euſſiez conſervé vôtre cœur ; je ſerois moins miſerable, après m'être cruë ſi heureuſe.

A ces reproches touchans & légitimes le Comte ne répondit que par des ſoumiſſions & des paroles qui marquoient ſon repentir. Il ſe

blama autant qu'il devoit l'être, il la conjura cent & cent fois de vouloir lui pardonner, & fit paroître une douleur si sincere, & accompagna son repentir de tant de protestations d'une fidelité inviolable & d'une constance à toute épreuve, qu'il obtint enfin sa grace.

Cette réconciliation rétablit merveilleusement bien toutes choses. Enchantez l'un & l'autre de se retrouver après une si longue séparation, ils renouvellerent leurs premieres ardeurs. Le Comte lui jura de l'aimer toûjours & de l'aimer uniquement : & elle lui promit d'oublier pour jamais, qu'il

avoit pû en aimer une autre ; & dès ce moment elle fit ceder ſon reſſentiment & ſa jalouſie à la violence de ſon amour & aux aſſurances qu'elle pouvoit ſe promettre d'aimer & d'être aimée, ſans que rien fût capable d'oréna-vant d'altérer ſon bonheur.

Il fallut donner quelques tems aux préparatifs pour la célébration de leur mariage, qui ſe fit avec tant de pompe & de magnificence, que de mémoire d'homme on n'avoit vû dans cette Province rien de ſi ſuperbe ni de ſi galant. Cette heureuſe alliance fit le plaiſir & la joïe de tous les cantons d'alentour, & donna lieu

pendant plusieurs jours à des divertissemens, & à des fêtes de toutes sortes de façons.

Nos nouveaux mariez goûtoient dans une paix parfaite les délices que se peuvent promettre deux personnes bien assorties, que l'amour, mieux que l'Himen, a unies. Rien n'égaloit leur ardeur mutuelle. N'aïant qu'un même cœur & une même volonté, leur complaisance étoit infinie de part & d'autre. Ils se piquoient de la charmante émulation à qui se préviendroit par des caresses, & à qui l'emporteroit par les noms les plus tendres qu'ils se donnoient; & quand ils en inventoient quel-

qu'un qui pût exprimer tout ce qu'ils reſſentoient d'amour & de tendreſſe, ils étoient ravis de le répeter. Epoux ſans ceſſer d'être Amans, ils ne ſe laſſoient point d'être enſemble, & ne paſſoient d'ennuïeux momens que ceux où ils ne ſe voïoient pas. Loin que l'Himen diminua leur amour, il ſembloit au contraire en ſerrer chaque jour davantage les nœuds & en augmenter les plaiſirs.

L'amour infini, que le Comte de Lancaſtel portoit à ſon aimable épouſe; ne froidiſſoit pourtant en rien la tendre amitié qu'il avoit pour le Marquis de Fourpré. Dans un tems où les veritables amis ſont

si rares, il s'estimoit heureux d'en trouver un de ce caractere; & l'on peut dire que tous les momens qu'il ne donnoit pas à sa femme, il les donnoit à son ami, avec qui il étoit charmé de vivre & de converser, & à qui il faisoit part de ses plus secretes pensées. Depuis son mariage ils étoient devenus encore plus inséparables; car à la priére du Comte, le Marquis s'étoit, comme pour ainsi dire, venu établir chez lui; il y mangeoit, il y couchoit, & ne quittoit son ami que pour quelques affaires qui pouvoient de tems en tems lui survenir, ce qui étoit rare; & ces petites absences étoient en-

core toûjours trop longues au gré du Comte & de la Comteſſe de Lancaſtel.

Quand le Comte étoit obligé à ſon tour de s'abſenter, où pour affaires, ou pour quelque petit voïage, il prioit ſon ami de reſter auprès de ſa chere épouſe, & de lui faire bonne compagnie. Convaincu de la vertu & de la ſageſſe de l'une, & de la fidele amitié de l'autre, il étoit ravi de les laiſſer enſemble. Bien loin que les aſſiduitez du Marquis auprès de ſon épouſe, ſes complaiſances pour elle, certaine familliarité qui étoit entr'eux, lui fiſſent le moindre ombrage, il voïoit

tout cela avec plaisir, charmé de l attachement que son ami avoit pour sa femme, & des bonnes manieres qu'elle avoit pour son ami.

Cependant, Fourpré & la jeune Comtesse à force de se frequenter, de rire & de badiner ensemble, d'avoir à tout moment des occasions de se trouver seuls, devinrent si bons amis, que cette amitié dégénera insensiblement en amour. Fourpré s'aperçût des effets differens que la vûë & les charmes d'un objet trop aimable, commençoient à faire sur son cœur; il tâcha d'abord de combattre cette passion naissante, par

l'indignité qu'il trouvoit, qu'il y auroit à trahir un ami ſi intime, & à l'offenſer par un endroit auſſi ſenſible ; mais que peut l'amitié la plus ſincere contre la violence de l'amour. Fourpré devint ſi éperdûment amoureux de la Comteſſe de Lancaſtel, qu'il en perdit le repos ; & faiſant céder à ſon amour la fidelité qu'il devoit à ſon ami, il ne ſongea plus qu'à ſonder le cœur de la Dame, pour connoître s'il ne pourroit point lui inſpirer les mêmes ſentimens qu'il ſentoit pour elle : pour cela il reſolut de ne point differer à lui laiſſer entrevoir ſa paſſion.

La Comteſſe réflechiſſoit auſſi

quelque fois ſur le plaiſir qu'elle trouvoit à voir le Marquis, & ſur l'inquiétude où elle étoit, lorſqu'elle le perdoit de vûë; ces réflexions allarmant ſa vertu, elle commençoit à ſe tenir ſur ſes gardes; & dans la crainte que l'amour ne ſe gliſſa peu à peu dans ſon ame, ou qu'elle n'en aperçût dans le Marquis, elle évitoit le tête à tête avec lui, & ſe montroit moins familiere & moins badine; mais comme l'amour n'eſt point jaloux de ſon nom, & qu'il prend abſolument le premier qu'on lui donne, pourvû qu'il n'y perde rien de ſes droits; la Comteſſe n'apella ce qu'elle

reſſentoit pour le Marquis qu'amitié, eſtime, complaiſance ; & ces noms n'éfarouchant point ſa ſageſſe, comme celui d'amour, elle crût pouvoir continuer ſans riſque à voir le Marquis, & vivre avec lui, comme elle avoit fait auparavant.

C'eſt en fuïant que l'on peut échaper à l'amour, & jamais en lui reſiſtant en face. Ce n'eſt qu'en évitant l'occaſion de le combatre, qu'on peut s'en garantir ; & un jeune cœur a beau s'armer de toute ſa vertu pour le ſurmonter, il tombera bien-tôt dans ſes chaînes, s'il ne cherche ſon ſalut dans la fuite de l'objet qui veut aſ-

ſaillir ſa liberté. Madame de Lancaſtel crût pouvoir ſe deffendre contre l'amour que le Marquis lui montroit, & qu'il avoit oſé lui déclarer. Son honneur, ſon devoir, ce qu'elle devoit à ſon mari, & ce qu'elle ſe devoit à elle-même, lui parurent des armes aſſez fortes pour ne pas ſuccomber. Elle combatit d'abord avec avantage, elle reſiſta long-tems, & vainquit pluſieurs fois; mais le Marquis profitant d'un lieu favorable, & d'un certain moment de foibleſſe, elle ſe trouva vaincuë à ſon tour. Elle pleura les premiers jours ſa honte & ſa défaite, & ſe reprocha avec beaucoup de re-

mords, de n'avoir pas évité l'occaſion du combat; mais enfin elle s'accoutuma à vivre dans l'eſclavage du vainqueur, & à trouver agréable la perte de ſa liberté.

Fourpré, & Madame de Lancaſtel entretenoient avec beaucoup de ſecret & de miſtere leur commerce; quoiqu'ils euſſent l'un & l'autre un fond inépuiſable de tendreſſe, ils prenoient ſoin de la cacher avec beaucoup de prudence. Cette jeune épouſe ne paroiſſoit pas en aimer moins ſon époux, ſon amour pour lui n'étoit pas en effet diminué par celui qu'elle avoit pour le Marquis; & l'on peut dire que ſi jamais femme a

eu le talent d'aſſocier tout à la fois deux amours également fortes, pour un mari & un amant ; c'eſt elle qui a eu parfaitement ce don.

Le Comte de Lancaſtel enchanté d'avoir rencontré une épouſe tendre, complaiſante, vertueuſe, dont il ſe voïoit paſſionnément aimé, & un ami intime & fidelle ne ſe ſéparoit jamais de l'un ou de l'autre ; ce qui ne laiſſoit pas de gêner très-fort le Marquis, qui ne trouvoit pas autant de fois qu'il l'auroit ſouhaité, les momens d'être ſeul avec elle ; de ſorte qu'il lui falloit uſer de ſtratagême pour pouvoir la voir en particulier ; & quittant Ariſtote &

ſes axiomes, il ne s'apliquoit plus qu'aux moïens de mettre en uſage les préceptes de l'ingenieux Ovide.

Un jour que le Comte avoit deux ou trois Lettres à écrire, nos amans prirent ce tems pour aller promener; & s'étant enfoncez dans le fort d'une petite Foreſt, enfermée dans l'enclos du Château, ils s'y aſſirent. Un vieux Domeſtique du Comte qui s'étoit endormi à quelques pas delà, s'éveilla au bruit qu'ils avoient fait en marchant à travers les branchages du bois taillis; & ſa curioſité l'ayant porté à regarder entre les troncs des Arbres, pour

voir ce qui ſe paſſoit, il vit que le Marquis de Fourpré careſſoit la femme de ſon Maître. Il n'eût garde de remuer; ſe tenant couché ſur le ventre, il ne bougea point qu'ils ne fuſſent partis.

Cet ancien Serviteur, qui depuis près de cinquante ans étoit dans la maiſon, penetré de douleur de l'affront qui étoit fait à ſon Maître par ſon meilleur ami, l'en avertit le lendemain; & aïant pallié un peu la choſe pour le moins irriter, il lui raconta une partie de ce qu'il avoit vû.

Le Comte prit la choſe tout autrement que le Domeſtique n'avoit penſé. Bien loin de loüer ſon

ſon zele & lui marquer quelque reconnoiſſance pour cet avertiſſement, il entra dans une colére extrême contre lui ; il l'accuſa d'invention ; il le traitta de maraut d'ivrogne, d'impoſteur ; & lui aïant fait entendre qu'il ne ſoupçonnoit ni la ſageſſe de ſon épouſe ni la fidelité de ſon ami, il le menaça de le faire perir ſous le bâton, s'il s'aviſoit jamais de parler à perſonne de ce qu'il venoit de lui dire.

Le Comte étoit ſi prévenu en faveur de ſa femme & de ſon ami, qu'il n'entra pas même en défiance par ce qu'il venoit d'aprendre. Sans montrer ni ſoupçon ni

jalousie, il vêcut avec l'un & l'autre comme auparavant : mais ce zelé Serviteur, qui ne vouloit pas passer pour un fourbe dans l'esprit de son Maître, les épia de près; & un jour que le Comte fut obligé de s'absenter pour ne revenir que le lendemain, il se mit si bien aux aguets, que sur la minuit il vit sortir le Marquis de sa chambre pour entrer dans celle de Madame de Lancastel, d'où il ne resortit qu'un peu avant le jour.

Le Comte de retour le lendemain, & le vieux Domestique aïant pris son tems pour lui parler, Monsieur, lui dit-il, se jettant à ses pieds, quand vous devriez tout

à l'heure me plonger vôtre épée dans le ſein ; non, il ne ſera pas dit que je ne vous ſois pas aſſez fidele, pour n'oſer vous avertir ſur ce qui ſe paſſe chez vous : & lui aïant raconté ce qu'il avoit vû la nuit précedente : feignez, Monſieur, ajoûta-t'il, un voïage de deux jours & je m'engage de vous faire voir ce que vous ne pouvez croire.

Ce ſecond avis fut mieux reçû que le premier. Le Maître queſtionna beaucoup ſon Domeſtique, lui montrant qu'il doutoit encore de la verité de ce qu'il lui apprenoit, & que pour en être éclairci il vouloit bien conſentir à ce qu'il lui propoſoit.

Cette détermination prise & toutes choses concertées, le Comte feignit le lendemain, que des affaires d'une extréme conséquence l'obligeoient d'aller à Marseille : mais qu'il esperoit de les finir en trois heures de tems, & que par conséquent il comptoit que ce n'étoit qu'un voïage de deux jours. Il déjeuna avec sa chére épouse, & son bon ami, & aïant embrassé l'un & l'autre il partit.

On peut s'imaginer si le vieux Domestique se mit en sentinelle & s'il fit bon guet. Pendant le souper il fut se cacher dans une vieille & grande armoire qui étoit dans

une ſalle fort vaſte par où il falloit neceſſairement que le Marquis paſſât pour aller dans la chambre de la Comteſſe. Quand il l'eût vû entrer, il ſort de ſon armoire & ſe hâtant de ſe rendre à la porte de derriere de l'enclos du Château, où il avoit tenu deux chevaux tous prêts, il en monte un, menant l'autre à la main, & va en diligence avertir ſon Maître qui n'étoit qu'à une demie lieuë chez un Gentilhomme de ſes amis, & qu'il trouva encore à table.

Le Comte effraïé à la vûë de ce Serviteur, lui dit tout bas, quelles nouvelles? Ils ſont enſemble, lui répondit il tout bas auſſi; il ne-

tiendra qu'à vous de les ſurprendre, hatez vous de venir. Après ce peu de parole, il prend congé du Gentilhomme chez qui il étoit, lui faiſant entendre qu'on venoit le chercher pour une affaire qui demandoit chez lui ſa préſence.

Arrivé à la porte de l'enclos & aïant mis pied à terre le Domeſtique fait du feu avec un briquet, allume la bougie d'une lanterne ſourde qu'il lui met à la main, & lui aïant dit de le ſuivre, il le conduit juſqu'à la porte du Château, le fait monter par l'eſcalier derobé qui de l'appartement de Monſieur communiquoit à celui de Madame par une petite porte

dont le Comte avoit toûjours la clef, qui l'aïant ouverte doucement, entre dans la chambre avec ſa lanterne ſourde, & aïant levé les rideaux du lit, il trouve ſon Epouſe entre les bras de ſon ami. Il les regarda fixement, & ſi tôt qu'il vit avoir été connu, il ſe retira ſans donner aucune marque de la fureur, où cette vûë venoit de le jetter.

Quel ſpectacle pour un homme qui avoit tant d'amour pour ſa femme, & tant de tendreſſe pour ſon ami ! que de diférens mouvemens ne s'emparérent-ils point de ſon ame. D'abord il fut tenté de laver dans leur ſang la

tâche qu'ils faiſoient à ſon honneur : mais aïant ſur l'avis du Domeſtique medité d'avance une autre ſorte de vangeance, il lui fut plus aiſé de moderer ſon tranſport. Etant entré dans ſon appartement, il paſſa le reſte de la nuit agité de mille affreuſes penſées. Quoi qu'il ne perdît que deux cœurs perfides, il étoit au deſeſpoir de ſe voir forcé de haïr mortellement le meilleur de ſes amis, & une femme qu'il aimoit paſſionnément.

Le Marquis tout troublé ne ſonge qu'à s'habiller promptement, & ne s'attendant à rien moins qu'à perdre la vie, il ſort l'épée

l'épée nuë à la main pour la défendre cherement : mais il trouve toutes les portes ouvertes & le paſſage libre pour s'en aller à ſa Terre, qui n'étoit qu'à deux lieuës de celle de Lancaſtel.

On ne ſçauroit bien répreſenter l'affreux état ou ſe trouva la Comteſſe; penetrée de la plus vive douleur elle arroſoit le lit de ſes larmes. Peu après réflechiſſant aux ſuites que ſa faute pourroit avoir, une ſueur froide s'emparoit de tout ſon corps, & la crainte la jettant dans une eſpece de deſeſpoir elle s'arrachoit les cheveux, & balançoit ſi elle ne devoit point prévenir ſon malheureux deſtin,

ou peut-être une mort funeſte, en mettant fin elle-même à ſes jours infortunez. Elle n'enviſageoit rien qui pût la conſoler. Comment appaiſer un mari offenſé par un endroit auſſi ſenſible ? Comment obtenir le pardon d'un crime que l'on ne peut nier, & dont on ne peut ſe diſculper par aucune ſorte d'execuſe ? Comment laver une tache qui ne s'éface point, & réparer une faute que le repentir le plus amer, & la conduite la plus réguliére, & la plus ſevére ne peuvent faire oublier. Dans cette terrible agitation ſe rapellant ces dernieres paroles que Nécromie lui avoit dites: *Puiſſent*

l'union de vos cœurs & le bonheur que je vous predis être toûjours durables par vôtre ſageſſe & vôtre vertu. Ah ! ſe diſoit-elle à elle-même, que j'ai mal profité d'une prédiction qui devoit ſi bien me faire tenir ſur mes gardes, & m'ouvrir les yeux ſur mon devoir.

Madame de Lancaſtel abandonnée à ſes remords, à ſes craintes, & à mille réflexions toutes plus cruelles les unes que les autres, ſe ſouhaitoit mille fois la mort & maudiſſoit le jour auquel elle étoit née ; lorſque ſur les ſept à huit heures du matin elle vit entrer ſon mari dans ſa chambre. Un tremblement affreux la ſaiſit,

ne ſachant à quoi elle devoit s'attendre. Son époux ſe faiſant violence pour ne paroître que peu émû lui dit d'un ſerieux aſſommant, mais ſans ſeverité : j'ai fait deſſein, Madame, d'aller voir aujourd'hui vôtre Pere & vôtre Mere pour diſſiper un grand mal de tête qui me tuë, il faut que vous y veniez auſſi. Vous êtes le maître, lui répondit ſon Epouſe d'une voix éteinte, & je ferai ce que vous voudrez. S'étant habillée ils monterent enſemble en caroſſe où ils ne ſe dirent pas un mot n'oſant ni l'un ni l'autre ſe regarder.

Monſieur & Madame de Sainte Roſe les receurent avec toute

la joïe poſſible : mais remarquant en eux une triſteſſe effraïante : qu'y a-t'il donc, leur dirent-ils tous allarmez, & quel malheur vous eſt-il arrivé. Je vais vous l'aprendre, répondit le Comte ; mais laiſſez moi fermer pour n'être entendus de perſonne, & aïant pouſſé la porte : j'avois cru, leur dit-il, en épouſant vôtre fille avoir pris une femme ſage ; j'ai vû par mes yeux que je m'étois trompé, & je l'ai ſurpriſe moi même cette nuit couchée avec le Marquis de Fourpré. Je n'ai point voulu cauſer de ſcandale dans ma maiſon. J'ai voulu ménager vôtre réputation, celle de vôtre fille & la mienne.

Tout autre les eût poignardé tous deux, & eût lavé ſa honte dans leur ſang; mais au contraire me contentant de me faire connoître je me ſuis retiré ſans parler, & j'ai fait ouvrir toutes les portes pour donner lieu à la fuite du Marquis qui s'eſt ſauvé ſans bruit. Perſonne ne ſçait rien de tout ce qui s'eſt paſſé qu'un ancien Domeſtique, qui m'a averti de leur commerce, & m'a donné les moïens de les prendre ſur le fait. Je ſuis certain après les défenſes & les menaces que je lui ai faites qu'il n'en ouvrira jamais la bouche, ainſi tout eſt dans le ſecret. En cet état écoutez la propoſition que je vais

vous faire, ou tremblez pour les ſuites de mon juſte reſſentiment. Si vous aimez encore vôtre fille craignez tout pour elle : vous ne pouvez ſauver ſes jours, & m'épargner le crime de devenir moi même ſon bourreau, qu'en faiſant caſſer nôtre mariage. Ce n'eſt que dans cette vûë que j'ai moderé ma fureur. Il ſera d'autant plûs facile de réuſſir par l'expédient que j'ai imaginé que, graces au Seigneur, nous n'avons point d'enfans, dont je benis le Ciel.

Il faut qu'elle préſente Requête à l'Officialité & qu'elle m'accuſe d'impuiſſance. Je ne me deffendrai point. Et comme en cette

matiére l'on ne jugera que sur le raport des Medecins & des Chirurgiens qui seront nommez pour me visiter, je me flatte par mon credit & par argent, de l'obtenir tel que je souhaiterai.

A tout ce discours Monsieur & Madame de Sainte Rose demeurerent si interdits qu'ils furent long-tems sans pouvoir dire un seul mot. Puis s'adressant à leur fille qui dans sa confusion extréme n'osoit lever les yeux & n'avoit recours qu'à ses pleurs. Quoi! malheureuse, lui dit son Pere, est-il croïable ce que j'entends? Faut il, indigne, que je t'aïe donné la vie pour nous la ravir? Est-ce là, fille

dénaturée, la recompenſe des ſoins & des peines que nous avons pris de ton éducation.

La Mere prenant à ſon tour la parole. Quoi ! miſerable, lui dit elle, mais avec un emportement qui la mettoit hors d'elle même, faut il que j'aïe porté dans mon ſein un ſerpent qui me tuë, que j'aïe élevé une fille pour l'opprobre de ma famille, & le deshonneur de mes vieux jours. Infame, ſont-ce là les leçons que je t'ai données, & les exemples que tu m'as vûë pratiquer. Ah ! perfide, tu me donnes le coup de la mort ! Helas ! je n'en puis plus ! & finiſſant ces paroles elle tombe évanoüie.

Madame de Lancaſtel ne pût ſoutenir davantage ces juſtes réproches, ni la vûë de ſon Epoux & de ſes parens ſi legitimement irritez. Le repentir de ſa faute & ſa douleur accablante lui ſerrerent ſi fort le cœur, qu'elle fit craindre pour ſa vie par les convulſions horribles qui la ſaiſirent, & qui furent ſuivies d'une défaillance, & d'une privation entiére de tout ſentiment pendant près de deux heures. On fit revenir aiſément la mére : mais il ſembloit qu'il n'y avoit rien à eſperer de la fille, lorſqu'elle donna quelque ſigne de vie par de legers ſoupirs, qui n'étant pas bien formez,

periſſoient au lieu même de leur naiſſance, & ne ſe faiſoient connoître que par un petit ſoulevement du cœur. Ces demi ſoupirs furent peu après ſuivis d'autres qui ſembloient ſe précipiter pour ſortir. Elle eſſaïa de parler : mais ſa voix trop foible & ſes paroles trop mal articulées ne permettoient pas d'y pouvoir rien comprendre.

Etant un peu revenuë, elle dit d'une voix entre-coupée de ſanglots. Pourquoi me ſecourir, laiſſez-moi en mourant mettre fin à mes peines, & rendre contens un Pere, une Mere, un Epoux, en les délivrant par ma mort d'un monſ-

tre qui leur fait horreur. Enfin quelques momens après rappellant ſes forces elle ſe jette aux pieds de ſon mari qu'elle embraſſe & arroſe de ſes larmes & avec des paroles les plus touchantes & des marques de repentir capables d'attendrir le cœur le plus barbare, elle le conjure de lui pardonner, lui promet avec des ſermens réïterez de lui être à l'avenir plus fidelle, & ſe ſoumet à quelque genre de vie, & à quelque rétraite qu'il veuille lui impoſer. Le Pere & la Mere joignirent leurs priéres, leurs larmes même à celles de leur fille. Tout cela ne ſervit de rien. Le Comte toûjours inéxorable &

ferme dans ſa reſolution, n'en demordit point. Il fallut paſſer par l'Officialité ; & les choſes aïant réuſſi comme elles avoient été concertées, il y eut Sentence qui declarant le Comte de Lancaſtel impuiſſant, annula le mariage qu'il avoit contracté avec Mademoiſelle de Sainte Roſe. Ordonna la ſéparation de corps, fit défenſes au Comte de ſe marier, & permit à Mademoiſelle de Sainte Roſe de pouvoir ſe marier à un autre.

Après cette Sentence le Comte fut trouver Monſieur & Madame de Sainte Roſe, & leur rendit tout ce qu'ils avoient donné en mariage à leur fille. Il leur fit compren-

dre qu'il étoit le seul maltraité dans cette affaire ; que pour mettre sa réputation & celle de leur fille à couvert, il s'étoit sacrifié lui seul en renonçant pour toûjours au mariage, & en se faisant passer dans le monde pour n'avoir de l'homme que le nom ; qu'il n'en étoit pas de même de Mademoiselle de Sainte Rose ; que sa jeunesse & sa beauté dissiperoient ou du moins éloigneroient de son esprit ces idées facheuses ; que l'amour lui en proposeroit bien-tôt de plus agreables ; & qu'elle pourroit trouver quelque bon parti, qui la dédommageroit de la perte qu'elle venoit de faire.

Sur ces entrefaites le Marquis de Fourpré ſe repreſentant à tout moment l'état de ſurpriſe, de fraïeur, & de deſolation où il avoit laiſſé Madame de Lancaſtel, étoit dans une terrible inquiétude ſur ce que le Comte entreprendroit contr'elle, & ſur les ſuites qu'auroit un divorce qu'il prévoïoit bien ne pouvoir pas manquer d'arriver. Voïant qu'il perdoit tout à la fois l'objet de ſon amour & le meilleur de ſes amis, il ſe reprochoit d'être l'auteur du malheur, dont il accabloit les deux perſonnes qu'il chériſſoit le plus, & dont il avoit été le plus chéri. Son amour deſeſperé, ſon amitié

violée, le trouble & le desordre qu'il portoit dans un mariage le mieux assorti étoient pour lui un legitime sujet d'un mortel chagrin, & il attendoit avec crainte le parti que prendroit le Comte, lorsqu'il apprit avec étonnement le procès intenté devant l'Official, & le motif sur lequel Madame de Lancastel demandoit de faire casser son mariage, & peu après la Sentence qui le déclaroit nul. Connoissant parfaitement le Comte & sachant qu'il ne s'étoit pas défendu, il n'eût pas de peine à comprendre que les parties avoient été d'accord, & que tout avoit été fait de concert.

Cette

Cette Sentence reveilla ſes eſperances ſur le cœur de Mademoiſelle de Sainte Roſe, qui étoit devenuë libre. Il imaginoit par quelle voïe il pourroit être éclairci, ſi elle lui conſervoit encore quelque amour, ou ſi elle ne l'auroit point changé en haine après lui avoir cauſé tant de chagrin. Comme il alloit mettre la main à la plume pour lui écrire, il reçût par un païſan une lettre du Comte qui ne contenoit que ces mots.

Je vous attends, Monſieur, à la Croix qui eſt à l'entrée de la Forêt Egine. Je me flatte que vous voudrez bien m'y venir joindre, & y venir ſeul. J'ai à vous parler.

LE COMTE DE LANCASTEL.

Le Marquis interrogea le païſan pour ſçavoir ſi le Comte étoit déja à l'endroit qu'il lui déſignoit, & s'il y étoit ſeul. Le païſan lui aïant répondu qu'oüi. Eh ! bien, lui dit le Marquis, cours vîte, & raporte lui que je vais le trouver; & s'étant fait préparer un cheval, il ſe rend où il étoit attendu.

Dès que le Marquis eût mis pied à terre le Comte s'avança & lui dit, tiens, perfide ami; choiſis de ces deux épées ou de ces deux piſtolets laquelle tu voudras de ces armes : acheve de me ravir la vie, puiſque tu m'as ravi l'honneur : ſi j'avois diferé ma vengeance, je n'avois pas étoufé le

deſir de me vanger ; mais il falloit que les choſes fuſſent parvenuës au point où elles ſon arrivées. Ç'a dépêche, abrege mes maux par ma mort, ou que je lave dans ton ſang l'affront que tu m'as fait. Comme le Comte étoit abſolument déterminé à ſe battre, le Marquis prit une des deux épées qui lui étoient préſentées ; ils combattirent long-tems l'un & l'autre avec beaucoup de valeur & d'intrepidité. Le Comte étoit déja bleſſé au bras & ſon ſang couloit le long de ſa main, quand la vûë de ce ſang ranimant ſon courage & ſa fureur, il pouſſa à ſon adverſaire un ſi rude coup, que le

Marquis percé de part à autre un peu audeſſous de la mammelle droite tomba à la renverſe. Le Comte fut rejoindre deux de ſes Domeſtiques qu'il avoit laiſſez à quelques pas de-là dans la Forêt, & leur aïant dit d'aller ſecourir le Marquis de Fourpré qui ſe mouroit. Il monta à cheval pour s'en retourner à Lancaſtel. Après avoir pris certains arrangemens pour ſes affaires, il partit dans peu de jours pour aller voïager dans les Païs étrangers, où il eût pluſieurs avantures ſingulieres, & d'où il ne revint que pour ſe vanger une ſeconde fois du Marquis de Fourpré, mais d'une maniere bien diferente.

Cependant le Marquis fut porté chez lui par les deux Domeſtiques du Comte. Heureuſement ſa bleſſure toute conſiderable qu'elle étoit, ne ſe trouva pas mortelle. Aïant appris le départ du Comte de Lancaſtel, & voïant que tout ſembloit s'être ajuſté pour favoriſer l'amour violent qu'il ſentoit pour Mademoiſelle de Sainte Roſe, il la demanda en mariage. Les parens charmez qu'il tachât ainſi de réparer en quelque maniere l'honneur de leur fille, la lui accorderent avec un plaiſir infini ; la Demoiſelle y conſentit d'autant plus volontiers, qu'elle aimoit réellement le Mar-

quis de Fourpré ; & que les chagrins où elle avoit été exposée à son occasion bien loin de diminuer sa tendresse, n'avoient fait que l'augmenter. Ce mariage se fit sans éclat & à petit bruit les commencemens en furent très doux & très heureux : mais les suites en furent funestes.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *Les Avantures du jeune Comte de Lancastel, Nouvelle du Tems*, & il m'a paru devoir faire plaisir au Public. Fait à Paris ce dernier Novembre 1727. HOUDAR DE LA MOTTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Sénechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra; SALUT. Nôtre bien amé Alexis-Xavier-René Mesnier Imprimeur & Libraire à Paris, Nous avant fait suplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre intitulé : *Les Avantures du cune Comte de Lanca el, Nouvelle du Tems*, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contresceel des Presentes; Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus specifié en un ou plusieurs volumes conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous nostredit Contresceel, & de le vendre, faire vendre, & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de trois années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes; Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition quelles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & nottamment à celui du dix Avril 1685 & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui au servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura esté donnée ès mains de nôtre très-cher & feal

Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nôtre dit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin : le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoutée comme aux Originaux : Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel est nôtre plaisir. Donné à Paris le vingt-sixiéme jour du mois de Decembre, l'an de grace mil sept cents vingt-sept, & de nostre Regne le treiziéme. Par le Roy en son Conseil Signé DE S. HILAIRE, avec paraphe, & scellé.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N 43. fol. 40. conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris le cinq Janvier 1728.
Signé, BRUNET, Syndic.

Et ledit sieur Mesnier a cedé une part dans son Privilege aux sieurs Prault & Huet selon les conventions faites entr'eux. A Paris ce huitiéme Février 1728.
Signé, MESNIER.

Registré la Cession sur le Registre VII. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 54. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13 Aoust 1703. A Paris le treize Février 1728. Signé, BRUNET, Syndic.

PQ 1954 A88A8 [Auvigny, Jean du Castre d'] Les avantures du jeune com de Lancastel

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY